

# JOURNAL

HELVETIQUE

OU

# RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE  
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITES  
*d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

DEDIE AU ROI.

NOVEMBRE 1744.



A NEUCHÂTEL.

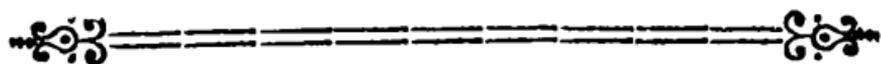
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1744.





JOURNAL  
HELVETIQUE,  
DEDIE' AU ROI.

NOVEMBRE 1744.



RECHERCHES

*Sur l'Origine des Noms de Famille.*

MONSIEUR,

VOUS m'avez déjà plus d'une fois demandé raison de certains petits Livres rares que l'on ne trouve que difficilement dans les Bibliothèques des Particuliers, & que vous voudriez conoitre. Votre curiosité se tourne aujourd'hui du côté d'un *Traité sur l'origine des Noms de Famille*, qui parût il y a environ soixante ans. Le hazard m'a justement fait tomber ce Livre entre les mains.

Avant que de vous en donner l'Extrait, je comence par déclarer que ce sera la un acte d'obéissance, & que de moi-même je ne me serois pas porté de ce côté. Ce sujet peut paroître un peu *baroque*. En général il est plus agréable de s'occuper de choses que de mots. Des Lecteurs délicats mettent ces sortes de Recherches avec celles des Etimologies, & du haut de leur Esprit, les traitent de *Vetilles de Grammaire*, indignes d'occuper des Gens de Lettres qui ont un peu de goût. Je sai l'usage que vous voulez faire de cet Extrait, & que vous m'allez exposer à ces jugemens désavantageux. Il y a encore un côté qui paroît rabaisser beaucoup le sujet que vous m'avez prescrit; c'est que la plûpart des Noms de Famille tiennent beaucoup *Sobriquet*. Cet endroit là donne une nouvelle prise à la Critique. Cependant je veux bien l'affronter en vôtre faveur, & braver la fausse délicatesse de quelques beaux Esprits. Je me sens autorisé de l'exemple de Mrs. de l'*Académie des Inscriptions* de Paris. Mr. *Mabudel*, qui en est Membre, vient de donner au Public une Dissertation curieuse, dont voici le titre; *De l'autorité que les Sobriquets, ou Surnoms burlesques peuvent avoir dans l'Histoire* \*. Il n'y

\* Hist. de l'Acad. des Inscrip. Tom. XIV. p. 181. Edit. de Paris.

n'y a qu'à la lire pour se convaincre que ce sujet n'étoit pas indigne d'un Académicien. Voilà donc un D<sup>e</sup>port suffisant pour l'Extrait que je vous envoie. L'origine des Surnoms tient assez à l'Histoire, pour ne devoir pas être négligée.

Voici le Titre du Livre que vous souhaitez que je vous fasse conoitre, *Traité de l'origine des Noms & des Surnoms, par Messire Gilles-André de la Roque, Sieur de la Lontière, à Paris 168. in 12.* Cet Auteur, à en juger par les titres, doit avoir été un Homme de qualité. On a de lui un *Traité de la Noblesse* assez étendu, & que l'on cite souvent. Dans l'Extrait que vous souhaitez, vous me permettrez bien de ne me pas tenir si scrupuleusement attaché à mon Auteur, que je n'ose rien dire qu'après lui. Je demande la liberté de faire usage de tout ce que je trouverai en mon chemin, qui aura rapport au sujet, sans m'embarasser où je l'aurai pris.

Il est bon avant toutes choses de définir les termes. Le Nom *propre* est celui que l'on met avant le *Surnom*, come *Jenn, Pierre, Paul &c.* Nous l'appellous nôtre Nom de Batême, & les Latins l'appelloient *Prænomem*. Ce que l'on appelle *Surnom*, le Nom de la Famille, est celui qui appartient à toute une Race; autrement le *Surnom* est ce qui con-

vient à une Famille particulière, ou à une Branche de cette Maison. Les Latins l'appelloient *Agnomen*. Ils avoient encore un troisième nom, qu'ils appelloient *Cognomen*. Quelques Grammairiens prétendent que c'étoit un surcroit de *Surnom* donné pour quelque raison particulière, mais qui devenoit ensuite héréditaire. L'Orateur Romain nous fournira l'exemple de ces trois Noms. Il s'appelloit, *Marcus Tullius Cicero*. Le Nom de la Terre Seigneuriale fait aujourd'hui l'effet de ce troisième Nom dans les Personnes nobles.

La 1re Question sur cette matière, c'est de savoir quand l'usage des *Surnoms* a commencé en France & dans ces Pais-ci. Les Gens de Lettres sont assez partagez sur la véritable Epoque de ces Noms de Famille. Ils paroissent embarrassés à en fixer le commencement d'une manière bien précise.

Dans les anciens Auteurs, come *Grégoire de Tours*, *Adon*, *Aimoin*, *Régino* & quelques autres, on ne trouve point que le Nom de Batême soit accompagné d'un *Surnom*. Dans les Vieux Titres, au dessus de l'An Mille, on ne désignoit les gens que par leur Nom de Batême & par celui de leur Père: *Joannes filius Alexandri*: Jean fils d'Alexandre. Cet usage s'est soutenu quelques Siècles après, sur tout en Italie.

On

On conoit un Ancien Auteur de ce Pais-là nommé *Alexander ab Alexandro*, c'est-à-dire Aléxandre fils d'Alexandre \*. C'est de cette ancienne coutume de ne désigner les perſones que par des Noms de Batême, que les Prélats ont retenu l'usage de ne mettre que le leur, & le Nom de leurs Evêchez au bas de leurs Mandemens. Dans les ſouſcriptions des Conciles généraux & des Sinodes Provinciaux, les Evêques pendant fix Siècles entiers n'avoient pas ſigné autrement.

L'Historiographe *André du Chesne* a reconnu que les Familles nobles n'avoient aucun Surnom en France, avant les Rois de la troiſième Race. C'est ſous *Hugues Capet* & *Robert* ſon Fils, qui vivoient en 987. & 997. qu'on comença à avoir des *Surnoms*. Les Maisons nobles les tirèrent des Terres qu'elles poſſedoient; mais ce n'étoit encore alors qu'un usage fort contus. *Mézérai* recule un peu plus cette Époque. Il dit que c'est ſur la fin du Règne de *Philippe Auguſte* que les Seigneurs & Gentils-homes prirent le Nom de leurs Terres, & que les Famil-

C c 4 les

\* En Angleterre on voit encore des Noms de Famille compoſez du nom de Batême du Père, Fitz Roger, c'est-à-dire, Fils de Roger. Ce ſont la plupart des noms Normans. Quand ils ſe terminent en Ston, ils ſont Saxons. Andreitſon, fils d'André.

les comencèrent à avoir des Noms fixes & héréditaires.

Voilà pour ce qui regarde la France; mais ils ne faut pas croire que les *Surnoms* soient arrivez sitôt dans nôtre País. Leur marche a été beaucoup plus lente, & ils n'y sont parvenus qu'après bien des Années. J'ai voulu consulter Mr. le Professeur *Ruchat* là dessus. Je savois qu'il avoit examiné ce Fait dans son *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique du País de Vaud*; mais ce petit Livre est devenu rare, & je l'ai cherché inutilement. A son défaut j'ai eu recours à l'Extrait qu'en a doné le *Journal des Savans de Paris*. Heureusement l'endroit qui regarde cette date s'y trouve copié tout entier.

„ On trouve dans l'Ouvrage de Mr. *Ru-*  
 „ *chat*, dit le Journaliste, une Remarque  
 „ assez curieuse sur l'établissement des Noms  
 „ de Famille dans son País. Cet usage,  
 „ selon lui, ne comença guère qu'au XIV.  
 „ Siècle. Dans tous les Siècles précédens  
 „ on ne voit que de simples Noms de Ba-  
 „ tême, à un petit nombre près. Les  
 „ premiers & les plus anciens Noms de  
 „ Famille étoient ceux des Gentils-homes,  
 „ qui prenoient le Nom de leurs Terres.  
 „ De là sont venus les Noms des Maisons  
 „ de *Gruière*, de *Blonai*, d'*Estavaï* &c. &  
 „ d'au-

„ d'autres semblables. Ils étoient déjà un  
 „ peu en usage dans le XI. Siècle. Dans  
 „ la suite quelques Familles en eurent ,  
 „ mais le nombre en étoit si petit qu'il ne  
 „ mérite pas d'être relevé. Dans les Ac-  
 „ tes, chacun étoit désigné par le Nom  
 „ de son Père, come *Pierre* fils de *Jean* ,  
 „ ou quelquefois un Mari par le Nom de sa  
 „ Femme. Ce fut vers le milieu du XIII.  
 „ Siècle, que cette Coutume s'introduisit  
 „ dans le País de Vaud, & elle y fut ge-  
 „ néralement établie avant le milieu du  
 „ XIV. du moins pas raport aux Familles  
 „ de condition libre\*.

Vous me marquez, *Monsieur*, en me demandant l'Extrait du *Traité de l'origine des Noms de Famille*, que vous ne compreniez pas d'où l'on avoit pû tirer cette prodigieuse quantité de Noms, dont un grand nombre nous paroissent des mots bizarres qui ne signifient rien. Vous vous attendez que nôtre Auteur dira quelque chose de satisfaisant là dessus. Il est vrai qu'il indique bien quelques sources générales d'où l'on a tire les Noms des Familles roturières, mais qui cependant ne peuvent servir qu'à en expliquer une petite partie.

Voici donc quelques unes des sources  
 qu'il

qu'il nous a marquées. Quelques Surnoms sont venus de la Profession, de l'Office, ou du Métier qu'à exercé celui qui l'a porté le premier. Quelquefois ces Surnoms ont été tirez des qualités du Corps bones ou mauvaises; & d'autres des qualités de l'Esprit. La couleur ou la manière du poil, la façon des habits, l'âge, la Province, le lieu de l'habitation ou de la naissance. On remarque que les Gens de Lettres & quelques riches Marchans ont pris quelque fois le Nom de la Ville où ils résidoient. Souvent un Nom de Batême assez comun dans la Famille, en est devenu le Surnom; mais ces Noms propres se sont trouvé déguisez. Les diminutifs qu'on donne aux Enfans sont restez aux Adultes & à leur Posterité.

Je suppose que vous n'avez pas encore vu la Dissertation de Mr. *Mahudel*, dont je vous ai parlé. Voici ce qu'il dit sur les *Surnoms*, „ Il n'y a personne qui ne sache  
 „ que les *Surnoms* considérez en général  
 „ sont des Epitètes ajoutées aux Noms  
 „ propres des Homes, pour les distinguer  
 „ de ceux qui portent le même Nom dans  
 „ une Famille, dans une Ville ou dans un  
 „ Etat, & que ces Epitètes sont tirées de  
 „ quelque caractère particulier à chaque  
 „ persone, pour la désigner d'une manié-  
 „ re moins équivoque. Il y a des Surnoms  
 sc-

„ sérieux , qui ne tendent qu'à doner , dans  
 „ des termes convenables , en bien ou en  
 „ mal , une notion simple & naturelle des  
 „ perſones telles qu'elles ſont ; mais il y a  
 „ auffi des Surnoms qui tiennent du bur-  
 „ leſque , & qui ſont toujourns un peu dé-  
 „ ſavantageux à ceux à qui on les a donez.

C'eſt la ſon Exorde pour venir aux *Sobriquets*. Cette Claffe eſt une des plus fécondes. Elle nous apprend d'abord que ce n'étoient pas les Familles mêmes qui ſe donoient leur Surnom , mais qu'ordinairement il leur étoit impoſé par d'autres. Un Voifin un peu malin , & ſe trouvant dans un accès de belle humeur , donoit un Nom à un Home par forme de *ſobriquet*. Ce Nom lui demeuroit non ſeulement pendant ſa vie , mais il étoit encore transmis à ſes Eufans après lui. Le caprice & la malignité ont donc enfanté une infinité de ces Surnoms. Il faut rapporter à cette Claffe certains Noms qui paroiffent peu honorables à ceux qui les portent.

Pour vous épargner la peine de faire l'application de toutes ces différentes ſources des Surnoms , je vai vous rapporter quelques exemples. Celle qui ſe préſente la première , c'eſt la Profefſion & le Métier. De là ces Noms ſi comuns de *le Fèvre , Favre , Chapuis , Charpentier , Chareon , Meunier , le*  
*Me-*

*Menétrier, L'huilier, le Maçon, Portefaix &c.*  
 Le lieu de l'habitation, *du Four, du Puis, de la Fontaine, du Til, de l'Orme, de la Mare, de la Rivière.* L'Office ou la Condition, *Prévot, Chatelain, Mestral, le Maire, Champion, Héraut, le Vassor, ou Vavasseur,* c'est à dire le Vassal. Vous connoissez la Famille *Butler* en Ang'leterre, c'est le *Bouteiller*; *Stuart*, en Ecoissois signifie le *Maitre d'Hôtel.* Le Nom de la Province a donné le Nom au célèbre Peintre *Champagne*, au fameux Graveur *Picart*, au Pere *Berruier*, Auteur de l'*Histoire du Peuple de Dieu.* *Berruier* signifie un Home du Berry. La couleur du teint & du poil, *Blanchard, le Blond, Blondel, Rousseau, le More, le Noir, le Brun.*

Il ne faut pas douter que quand on donna ces Surnoms dans les commencemens, ils ne caractérisassent la personne, à peu près come les Savans disent que les Noms qu'*Adam* impola aux Animaux après la Création, marquoient leurs proprietez, ou au moins leur figure extérieure. Il ne faut plus s'attendre qu'après plusieurs Générations, ils puissent quadrer encore aujourd'hui; cependant le hazard fait encore quelquefois qu'ils conviennent assez bien. LOUIS XIV. demanda un jour à un de ses Courtisans ce qu'il pensoit de ses deux habiles Peintres le *Brun* & *Mignard*, & auquel il donoit la

la préférence. Je ne me conois pas assez en Peinture, repondit le Courtisan, pour oser prononcer un semblable jugement. Cependant il me semble que leurs Noms les caractérisent assez bien l'un & l'autre. Le Brun excelle dans le Dessin, mais son Coloris est sombre, & il se donne dans le grisatre. Mignard aussi grand Dessinateur, me paroît plus gracieux & plus mignard.

Les qualitez de l'Esprit ou du Cœur ont fait les Surnoms, de *Preud-home*, *Bon home*, *Bon Fils* & d'autres semblables.

Les Noms propres ou de Batême sont souvent devenus *Surnoms*. Le Père Daniel, célèbre Auteur Jésuite, a tiré le sien de cette source. *Renaut*, *Robert*, *Archambaud*, *Simon*, *Guichard*, *Germain*, & bien d'autres doivent être rapportez à cette Classe. Il y a dans le País de Vaud une Famille ancienne & très distinguée, qui porte le Nom de LOYS. C'est le nom de Batême LOUYS, mais come l'écrivoient leurs Ancêtres. Il est aisé de le reconoitre, malgré ce petit travestissement, mais voici de quoi prouver l'identité.

On lit dans la *Vie de Malherbe* qu'HENRI IV. lui montrant la première Lettre que LOUYS XIII. lui avoit écrite, ce Poète aiant remarqué qu'elle étoit signée LOYS; au lieu de LOUYS, demanda assez brusque

quement au Roi si Monseigneur le Dauphin avoit nom LOYS. Le Roi étonné de cette demande, en voulut savoir la cause. *Malherbe* lui fit voir comment le jeune Prince avoit écrit son Nom : Ce qui donna lieu d'envoyer querir celui qui aprenoit à écrire à Monseigneur le Dauphin, pour lui enjoindre de lui faire mieux ortographier son Nom. Sur cela *Malherbe* disoit qu'il étoit cause que le Roi s'apelloit LOUYS.

Outre la Vieille Ortographe, ce qui empêche encore de reconoitre les Noms de Batême devenus *Surnoms*, c'est qu'ils sont un peu déguisez. *Pierre* est devenu *Perret* ou *Perrot*. *Jaques* est changé en *Jaquemot*, *Jaquelot*, *Jaquemin*, ou en quelque autre diminutif. Le Père *Thomassin* tire son nom de l'Italien *Thomassino*, petit Thomas. Un Membre de l'*Académie des Inscriptions* vient encore de nous apprendre que le Nom du fameux *Pétrarque*, est le Nom de *Pierre* un peu altéré. Son Père s'apeloit *Pétracco* ou *Pétrarca*, deux manières de déguiser le Nom de *Pierre*. Ce Savant fût d'abord appellé *Francesco di Pétrarca*, c'est à dire, *François Fils de Pierre*; & *Pétrarca* devint son Surnom.\* Le Jargon des Provinces défigure aussi les Noms de Batême. Le Surnom

d'Es-

\* Mém. de Littérature. Tom. XV. p. 753. Edit. de Paris.

d'*Estève* ou d'*Estivant* est originairement le Nom d'*Etienne*.

Les Noms de Saints sont aussi devenus des Noms de Famille. *St. Amour*, *St. Clair*, *St. Martin*, *Ste. Aldegonde*; mais ces Surnoms paroissent principalement affectez aux Maisons nobles.

Les Plantes, les Arbres, les Animaux, en un mot toute la Nature semblent avoir doné des Surnoms aux Homes. *Malbois*, *Malbranche*, en vieux François étoit du mauvais bois, & une méchante branche. Mais les Animaux ont sur tout prété leur Nom à plusieurs Familles. Il y a des *Rossignols*, des *Pans*, & des *le Coq*. *Le Pouffin* est un fameux Peintre François. Un Seigneur de la Cour admirant les sentimens Romains exprimez si noblement dans les Tragédies du grand *Corneille*, lui disoit poliment, qu'il ne doutoit pas qu'il n'y eut du Sang Romain dans sa Famille, & il la faisoit venir des anciens *Cornéliens*. Mais un Oiseau fort comun, & qui passe même pour être de mauvais augure, reclame ce Nom avec justice. L'Abé *le Bœuf*, Chanoine d'Auxerre nous a doné d'excellentes Dissertations, sur l'ancienne Géographie des Gaules, & sur *l'état des Sciences en France*, sous différens Règnes. Dom *le Cerf* Bénédictin est aussi connu par ses Ouvrages, aussi bien que le Père *le Loup*.

Je conois une Famille qui porte le Nom de *Poulain*; mais ce n'est pas d'un jeune Cheval qu'elle l'a tiré: *Ville Hardouin* nous apprend la véritable origine de ce Mot. Il dit qu'autrefois, dans la Terre Sainte, on apelloit *Poulains* ceux qui étoient nez d'un François & d'une Sarafine.

Malgré toutes ces sources que je viens de vous ouvrir, & tirées la plûpart de mon Auteur, je ne doute pas, MONSIEUR, que vous ne les trouviez insuffisantes. Je n'atens que vous me citerez vingt Noms de personnes même de vôtre conoissance, qui ne se rapporteront à aucune de ces Classes, & qui vous paroîtront encore des mots vuides de sens. Mais ceux qui ont écrit sur ce sujet ont fait une Remarque que je ne dois pas omettre. Ils disent donc qu'il n'y a guere de nos Surnoms, qui ne soient significatifs; que si nous entendions le Gaulois & le Jargon des différentes Provinces, nous trouverions qu'ils excitent presque tous quelque idée dans l'Esprit. Voici des exemples de ce dernier article. *Nogaret* est le Nom d'une Famille assez connue; mais ce mot nous paroît vuide de sens. Cependant ceux qui entendent le Gascon savent que dans cette Langue *Nogarede* est un lieu planté de Noiers. Ce Nom est donc équivalent à celui de *des Noiers*. Je conois  
des

des gens qui portent le nom de *Garagnon*; ce mot qui nous paroît tout à fait barbare, signifie dans le Patois de Touloute, un Cheval entier.

Voici de même quelques exemples de noms François ou Gaulois qui paroissent ne rien signifier, faute d'entendre l'ancienne Langue des Gaules, ou celle que les Francs y apportèrent, quand ils vinrent s'y établir. **LOUIS** ou **CLOVIS**, car c'est originairement le même nom, vient de l'ancien mot Alemand, *Luitwich*, qui signifie *un excellent Guerrier*; *Merowée*, *Héros de Mer*; *Chilperich*, *Héros puissant*; *Chlotilde*, *illustre fille*; *Friderich*, *qui aime la paix*, ou qui a le pouvoir de la donner; *Henri*, *vaillant*. Si vous voulez quelque chose de plus exact là dessus que ce que je viens de transcrire de mon Auteur, je vous conseille, **MONSIEUR**, de lire une bone Dissertation qui parût il y a quelques années dans le *Journal Helvétique*, \* & que l'on atribue à Monsieur le Professeur *Ruchat*.

Il faut quelque exemple de mot purement Gaulois. *Renouart* est un nom assez comun. Il signifie, en vieux Gaulois, *un Seigneur d'une grande considération*. Le *Roman de la Rose* l'a employé dans ce sens. Mais

D d

en

\* Journ. Helvétique. Mai 1741. p. 249.

en voilà assez sur ces Etimologies Gauloises, qui ne sont pas fort divertissantes. Il faut donc venir incessamment à la Classe des Surnoms la moins ennuiante de toutes, c'est sans contredit celle des *Sobriquets*.

Le qu'on appelle *Sobriquets* est une espèce de Surnom ou d'Epitète burlesque qu'on donne à quelqu'un par une sorte de raillerie de quelque chose qu'il a dite ou faite mal à propos, ou de quelque défaut personnel. On ne sauroit indiquer toutes les sources de ces Surnoms désavantageux. Toutes les imperfections du Corps, tous les défauts de l'Esprit, les mœurs, les passions, les mauvais habitudes, tout y contribue. Les accidens qui regardent la Naissance, la Condition, la Fortune, en ont aussi produit plusieurs.

Il est aisé de donner des exemples de *Sobriquets* fondez sur quelque défaut corporel. C'est la Classe la plus féconde. *Le Bossu*, & son diminutif, le *Bossuet*; le *Camus*, & son diminutif *Camusat*; le *Bègue*, le *Borgne*, le *Nain*.

C'est proprement les gens du Peuple qui ont pris plaisir à se donner ces sortes de Surnoms entr'eux. Mais dans la suite on les a aussi donnez aux Grands. On y a trouve plus de tel, quand ils étoient appliquez à des Persones considerables d'ailleurs.

Alors

Alors ils produisent un contraste singulier, & qui flate plus agréablement la malignité humaine. Un Empereur illustre apellé *Barbe Rousse*, un Souverain Pontife avec le Surnom de *Groin de Porc*, divertissent davantage que si c'étoient de simples Particuliers, qui eussent été surnommez de cette manière.

Un Archi Duc apellé *Frédéric*, aiant extrêmement dérangé ses Finances, eut le Surnom de *Bourse vuide*. Il y fut fort sensible & il fit tout ce qu'il put pour l'effacer. Il eut beau se voir ensuite dans l'opulence, le surnom injurieux lui resta toujourns.

Le Pape *Benoit XII.* étoit Fils d'un Boulanger François. Le nom de Batême de ce Pontife étoit *Jaques*. Dès qu'il fût élevé au Cardinalat, le Peuple de Rome l'apella *Jaques du Four*.

*Charles de Sicile* fût surnommé *Sans terre*. Ce Surnom lui avoit été donné parce qu'il fût longtems sans Etats. Il ne le perdit point lors même que *Robert* son Père lui eut cédé la Calabre.

Monsieur *Mahudel* m'a fourni la plûpart de ces Surnoms un peu injurieux. Cependant, MONSIEUR, je dois vous avertir que ce Surnom de *Sans terre*, n'est peut être pas aussi injurieux qu'il le paroît d'abord.

On donna une Dissertation assez curieuse là dessus dans le *Mercur de France*, Dé-

*cembre 1740.* L'Auteur essaie de prouver que cette qualification n'a point pour bût d'insulter des Princes dépouillez de leurs Etats, mais que l'on apelloit *sans terre* les Princes à qui leurs Pères n'avoient point doné d'apanage. Quoi que dans la suite ils possédassent des Provinces, ce premier Nom ne laissoit pas de subsister.

On ne sauroit se méprendre sur les Surnoms suivans, qui marquent tous des défauts du Corps ou de l'Esprit; *Pepin le Bref, Charles le Chauve, Charles le simple, Louis Hutin*, c'est un vieux mot qui signifie *désordre, embaras, querelle*: Ce titre doné à *Louis X.* n'étoit assurément pas un éloge; *Géofroi à la grand dent &c.*

L'Origine des Sobriquets donéz aux Princes est fort ancienne. Un Empereur étoit sujet à l'ivrognerie; On lui reprocha ce vice par un petit jeu de mots assez ingénieux. On l'apelloit *Biberius Mero*, au lieu de *Tibérius Nero*. Antiochus IV. fut apelé *Epimane*, c'est à dire *furieux*, au lieu d'*Epiphane* ou *Roi illustre*, dont il usurpoit le titre.

*Constantin* dona à *Trajan* le Nom de *Patriétaire*, par raillerie, & peut être par une espèce de jalousie de la gloire que lui avoit attirée la multitude d'Inscriptionas qu'il voioit gravées à l'honneur de cet Empereur, sur toutes sortes d'Edifices.

Les Courtifans de *Constantin* chargèrent l'Empereur *Julien* du Nom de *Capella*, ou de *Chèvre*, pour le railler de son affectation à porter, come les Philosophes de son tems, une barbe extrêmement longue

L'Académicien que je vous ai cité, a trouvé le secret de tirer parti de ces *Sobriquets* donnez aux Princes, pour éclaircir leur Histoire. Vous ne serez pas fâché de voir coment il débute dans la Dissertation. „ Rien „ n'est à négliger dans l'étude de l'Histoi- „ re, dit-il. Les termes les plus bas, les „ plus grossiers, & les plus injurieux, ceux „ qui semblent n'avoir jamais été que le „ partage d'une vile Populace, ne sont „ pas pour cela indignes de l'attention des „ Savans. Si lors qu'on lit la Vie des Ho- „ mes illustres, on s'atache d'abord à dé- „ mêler dans le récit de leurs actions, ou „ dans l'exposition de leur caractère & de „ leurs mœurs, ce qui leur a mérité cer- „ tains Surnoms honorables, à combien plus „ forte raison doit on être curieux d'a- „ prendre ce qui leur en a quelquefois „ attiré d'ofensans & de burlesques. Les „ plus grands Historiens n'ont pas dédai- „ gné d'en charger leur narration, quel- „ que sérieuse qu'elle fût d'ailleurs, „ Je vous renvoie à la Dissertation même pour voir avec quelle dextérité Mr. *Mabudel* à

fit faire usage de ces *Sobriquets*. Ce seroit sortir de mon sujet que d'entrer dans ce détail. Je reviens donc à mon Auteur de *l'Origine des Noms*.

Il a destiné un Chapitre à nous marquer les raisons qui ont engagé certaines Familles à changer de Nom. La première c'est quand ces Noms sonnent mal, & que ce sont des qualifications qui tiennent de l'insulte. Mr. de la Roque dit qu'il en a trouvé plusieurs de ce genre dans les Registres de la Chambre des Comptes. Il y est fait mention de *Guillaume le Trompeur*, de *Lambert Sot*, de *Guillaume le Hideux*, & d'*Alard Coquin*. Ces Noms, dit-il, *quoi qu'ils semblent pleins d'opprobre, ne doivent point être imputés à deshonneur à ceux qui les portent*. Cette décision, quelque sage qu'elle soit, n'a pas empêché quelques Particuliers de tacher de se défaire de ces vilains Noms, & leurs Amis les ont aidés à cela.

Nous avons connu vous & moi un Ecclésiastique de l'Eglise Romaine, d'une Famille obscure, & qui avoit originairement le Nom de *Coquin*. Il fit ses Etudes à Paris, & il y acquit un mérite distingué, qui lui procura le Poste de Grand Vicaire de l'Evêque de Chalons. Ce Nom disgracié ne l'empêcha pas de faire chemin. Cependant ses Amis, qui en étoient choquez, le

lui déguifèrent un peu par le changement de quelques Lettres. \*

Vous trouverez dans les *Pensées diverses sur la Comète* \*\*, que les Loix ont sagement dispensé un Héritier de porter le Nom que le Testateur lui prescrit, lors que c'est un Nom ridicule ou mal honête, parce que le Monde étant fait come il l'est, c'est là une condition onereuse. Il y a des cas où l'établissement d'une personne peut dépendre du Nom qu'elle porte. L'Histoire de France en fournit un Exemple bien remarquable. Les Ambassadeurs de France qui allèrent en Espagne demander en Mariage une des Filles du Roi *Alphonse IX.* qu'il avo't promise au Fils de *Philippe Auguste*, & qui régna depuis sous le Nom de *Louis VIII.* choisirent la moins belle, parce qu'elle s'apelloit *Blanche*, Nom plein de douceur, au lieu que l'autre portoit le Nom d'*Urraca*, qu'ils ne purent souffrir.

Dès qu'on a un véritable mérite, on ne se doit point faire de peine de porter un Nom qui sonne mal. C'étoit, par exemple, une trop grand délicatesse à *Dorat*, autrefois Professeur de la Langue Grèque à Paris, d'avoir voulu quitter le Nom de sa

\* On a parlé avantageusement de cet Ecclésiastique dans la Bibliot. German. Tom. XX. p. 205.

\*\* Pag 78.

Famille. *Ménage* faisant l'Histoire des Hommes illustres d'Anjou nous apprend que ce Savant s'apeloit *Dismemandi*, qui est un mot Limousin qui signifie *Dinematin*. Il voulut changer cette espèce de Sobriquet, & se fit appeller *Dorat*. c'est à dire Doré, Nom qu'on avoit donné à un de ses Ancêtres, à cause de ses Cheveux blonds. *Maherbe* ne s'est jamais fait de peine de ce que son Nom marquoit une mauvaise herbe, ni un célèbre Père de l'Oratoire de ce que le sien désignoit une mauvaise branche. *Mauclerc* signifioit autrefois un ignorant. Nous avons eu tous deux des relations avec un Savant dont ce vieux Sobriquet ne ternissoit point le mérite.

Quand *Cicéron* fût parvenu au Consulat, on lui conseilla de quitter son Nom, qui avoit été donné originairement à un de ses Aïeux, parce qu'il entendoit bien la culture d'une sorte de poix. Ce grand Homme répondit qu'il n'en feroit rien, & qu'il prétendoit relever son Nom, come tant d'autres Hommes illustres de la République, qui par droit d'hérédité, en avoient porté de semblables.

Les Savans de certains Païs ont un grand penchant à changer leur Nom & à le latiniser. La Famille *Vitriarius*, qui a donné plusieurs célèbres Professeurs de Droit, portoit

toit originairement le Nom de *Glafer*, qui en Allemand signifie un *Vitrier*. *Perizonius*, autre Professeur de Leide, s'appelloit *Vanderbelt*, qui en Hollandois signifie du *Baudrier* ou de la *Ceinture*. Le Père *Lupus* étoit chez lui le Père *Wolf*. On raconte que la Veuve de *Pierre Joïeux* en France, eut bien de la peine à convaincre les Juges qu'elle avoit été la Femme de *Pétrus Lætus* fort connu parmi les Savans.

*Pomponius Lætus* étoit un autre Homme de Lettres fort illustre en Italie, & qui païa fort chèrement son changement de Nom. Voici coment on raporte la chose. Quelques Savans Italiens, sous le Pape *Paul II.* formèrent une espèce d'Académie, & chacun avoit pris le nom de quelque fameux Ancien. Ce Pape qui n'avoit nul goût pour les Lettres, au lieu de rire de cette fantaisie trop badine pour des Savans, se mit en tête que c'étoit un artifice pour couvrir une Conjuración. Cette Troupe de Grecs & de Romains eut beaucoup à souffrir de l'ignorance farouche de *Paul II.* Nôtre *Pomponius Lætus* expira dans les tourmens qu'on lui fit endurer, pour confesser un Complot, qui n'avoit d'autre fondement que cette figure d'Anciens qu'ils s'étoient voulu donner. Ne croiez vous pas, MONSIEUR, que la Société des *Francs-Maçons*, avec  
se

ses mystérieuses Cérémonies, auroit beaucoup risqué sous cet ombrageux Pontife ?

Il me semble que ce Pape avoit mauvaise grace à faire tourmenter des gens pour avoir changé leur Nom, puis que les Papes le font eux mêmes dès qu'ils sont élevez au Pontificat. On cherche depuis long-tems la raison de cet usage, sans pouvoir encore en convenir. Vous voulez bien, *Monsieur*, que nous en disions aussi un mot.

Originellement les Papes conservoient leurs Noms. Ce ne fut que vers le XI. Siècle que s'introduisit l'usage d'en changer. On demande quels furent les motifs de ce nouvel usage. C'est surquoi l'on est fort partagé. Les uns l'attribuent à une sorte d'humilité; les autres en donent une raison toute contraire, & y trouvent de la Vanité. Un troisième sentiment c'est d'en chercher la raison dans la complaisance qu'on crût qu'il convenoit d'avoir pour la délicatesse Italienne, qui ne pouvoit pas souffrir les Noms qui sonnoient mal. *Platine* raporte l'opinion ancienne que *Sergius II.* a le premier changé de Nom, parce qu'il s'apelloit *Grouin de Porc*. D'autres ont dit que c'étoit pour imiter St. Pierre qui avoit lui même changé de Nom, & qui s'apelloit

loit *Simon* avant que d'être apellé à l'Apof-  
tolat. Cependant on n'a pas voulu que la  
conformité fut pouffée jufqu'à prendre le  
Nom même de cet Apôtre. *Baronius* dit que  
le premier qui changea de Nom fut *Sergius*  
*III.* dont le Nom de Batême étoit *Pierre*,  
& qui le quita par humilité. Depuis ce  
tems-là aucun Pape n'a osé porter le Nom  
de *Pierre*, fans que pour cela ils trouvent  
mauvais qu'on le donne tous les jours dans  
le Batême aux Chrétiens de la condition  
la plus obscure. Ne leur appliquez-vous  
point ce mot de la *Fontaine*,

*Prenez le Nom, & laissez moi la Rente ?*

Encore un mot d'une autre sorte de gens  
qui changent auffi de Nom, & qui ne font  
pas auffi bien rentez que les Papes ; ce font  
les Religieux & fur tout les Mendians.  
Quoi que ce foit l'ufage de la plûpart des  
Monastères, je me bornerai à vous rapor-  
ter ce qui se fait à cet égard chez les Ca-  
pucins. Dès qu'on a pris l'Habit, on quite  
absolument son nom de Famille, pour pren-  
dre un nom de Religion, totalement diffé-  
rent du premier. On trouve chez eux  
des Pères Anges & des Peres Archanges.  
Il y a auffi des Pères Séraphins, des Père-  
Chérubins, & toute la Hiérarchie Célest  
Qua

Quand ces Noms du plus haut étage sont épuisés, on descend aux Pères de l'Eglise. On ne voit dans ces Couvens que *Grégoires*, que *Jérômes*, que *Basiles*. Ils ont toujours un Prédicateur décoré du beau Nom de *Jean Chrifostome*, & dont les Sermons ne semblent pas toujours sortir d'une *Bouche d'or*. Il y a une troisième Classe de Noms un peu moins relevés. Le Père *Tranquile*, le Père *Pacifique*, le Père *Innocent* sont des Noms qui se trouvent quelquefois assez heureusement adaptés au caractère de ceux qui les portent.

Il parût en 1736. un Livre intitulé, *Les Amusemens des Eaux d'Aix la Chapelle*. On y voit une Lettre sur la manière de vivre des *Capucins*. \* L'Auteur n'a pas oublié de parler de ce changement de Nom, & voici ce qu'il en dit. „ Au lieu de leurs Noms „ de Famille, ils prennent les Noms de leurs „ Saints, mais ils choisissent toujours les „ plus longs, & ceux qui ronflent le „ mieux, come *Nicéphore*, *Seraphin*, *Cherubin* &c. auxquels ils ajoutent le Nom de „ leur Ville. Il dit qu'il qu'il en a connu „ un qui s'appelloit le Révérend Père *Eli* „ *Lamasabachtani de Sabaoth*.

Mais, *Monsieur*, je ne vous conseille pas d'en croire tout à fait cet Auteur sur sa parole. Ici come sur bien d'autres articles, le Portrait est un peu chargé. Je puis

vous

vous assurer que vous courriez inutilement tous les Couvens de France pour déterrer ce prétendu Père. Le Portier de chaque Maison où vous aborderiez, étourdi de ce grand Nom, ne manqueroit pas de vous répondre que c'est là de l'Hebreu pour lui, & qu'il n'y a jamais eu de semblable Nom dans leur Ordre. Je suis &c.



## II. LETTRE

A Mr. DUVOISIN, Lieutenant à Bonvillard, & Capitaine des Elections, sur  
*la Définition de l'Ame humaine.*

MONSIEUR,

SI je ne veux pas m'écarter du Plan que je me suis tracé dans la 1<sup>re</sup> Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, sur *la Définition de l'Ame humaine*, je dois destiner celle-ci, 1<sup>o</sup>. *A faire voir que mes Censeurs ont été si éloignés de lever mes Difficultés, qu'ils semblent même ne les avoir pas comprises: Et 2<sup>o</sup>. à me justifier des imputations odieuses qu'ils ont acumulé sur moi.* (pag 371. du Journal précédent.

Et d'abord j'entre en matière, en répétant,

tant, que ces Messieurs n'ont nullement résolues mes Difficultés. Cette Proposition est évidente par elle même, eu égard au second de mes Censeurs, puis qu'elle est fondée sur son propre aveu; car voici comment il s'exprime, pag. 78. *Je me garderai bien d'accorder à notre Auteur le plaisir & le service qu'il espère de la réfutation d'une telle Difficulté: j'en laisse le soin &c.*

Et pour convaincre le premier qu'il n'a pas mieux réussi que son Collègue, je le renvoie au Journal précédent. En effet, j'y ai déterminé exactement le précis de mes Difficultés, & ce qu'il faut faire pour les résoudre, Pag 172. & 73. Or il est certain que mon Censeur n'a pas touché au moien que je propose: Je puis donc conclure qu'il n'est pas arrivé à son but.

Cette Conclusion est d'autant plus légitime, que le *Problème donné* n'est pas du nombre de ceux à la solution desquels on peut arriver par plus d'un chemin: On n'a qu'à l'examiner avec un peu d'attention, pour sentir; que le moien que j'ai choisi est le seul qui puisse conduire au but, & je défie hardiment mon Censeur de m'en indiquer un autre. Or come celui qu'il a employé est très différent de celui que j'ai mis en œuvre, il est évident qu'il s'est égaré. Mais si par hazard ses yeux ne sont pas disposés

à apercevoir cette évidence, je le prie de les fixer un moment sur la supposition suivante.

Je suppose donc, qu'un Philosophe Païen, & par là même, privé de la Révélation, eut défini l'Ame humaine, *Un Etre simple créé, doué d'un Entendement & d'une Volonté*, pag. 597. Je suppose encore qu'il eut réduit tous les Etres simples aux 4. Monades du *très grand Leibnitz*, p. 595. je suppose enfin qu'il eut fait voir en détail, que les *Notes caractéristiques* de la Définition distinguent nettement l'Ame humaine des trois autres Monades; pag. 599. Je demande si nôtre Philosophe auroit péché contre *la forme* du raisonnement, en concluant que la Définition est légitime? Je ne le pense pas.

J'avouë cependant que la Conclusion de son Sillogisme est illusoire; mais il est évident que l'illusion est renfermée toute entière dans cette prémisse, *Il n'y a que 4. Classes de Monades actuellement existantes.* Il est évident encore que pour réfuter la Définition de nôtre Philosophe, il faut le convaincre, *qu'il y a, ou qu'il peut y avoir, une 5. une 6. ou 7<sup>me</sup>. Classe de Monades, qui difèrent de l'Ame humaine, & qui cependant sont confonduës avec l'Ame humaine dans la Définition qu'il donne de celle-*

ci. Et en attendant qu'il aperçoive, ou qu'on lui demontre *l'existence*, ou au moins *la possibilité* de cette 5. ou 6. espèce de Monades, il est evident enfin, que s'il veut raisonner conséquemment, il conclura, que *sa Définition de l'Ame humaine* est légitime, & par conséquent certaine, car rien n'est plus certain qu'une Définition légitime.

L'Auteur des *Difficultés sur l'Ame humaine*, est précisément dans le cas du Philosophe en question. J'étois persuadé que la Raison abandonnée à ses forces, n'a pas le moindre soupçon de Monades *différentes*, des Monades de Leibnitz, pag. 601. : Je m'imaginai que la *Gradation des Etres* est le seul Argument qu'on pût produire en faveur de la Thèse contraire; en un mot, je croïois, qu'un Philosophe, qui ne consulte pas la Révélation, doit se borner aux 4. Monades du Philosophe Allemand, tout come il doit se borner aux Etres simples & aux Etres composés; tout come il doit se borner encore aux trois Hypothèses conuës sur l'Union de l'Ame avec le Corps, parce qu'en éfet il est démontré, qu'il n'y a, & qu'il ne peut y avoir, que des Etres simples & des Etres composés; & que l'*Influence Physique*, les *Causes occasionelles*, & l'*Harmonie pré-établie* sont les seules Hypothèses possibles sur leur objet.

J'avouë qu'aucune Démonstration ne m'obligeoit a réduire tous les Etres simples, aux Monades de Leibnitz; mais le respect, peut-être excessif, dont je suis pénétré pour l'idée de ce grand Home, y supléoit; je dois ajouter, que je n'avois pas fait sur le sujet de *mes Difficultés*, toutes les Réflexions qu'ont occasionées les *Réponses* qu'on m'a opolé.

Mais, d'un autre côté, il est évident, que le seul moïen de me dégager de mon erreur, étoit d'élever ma Raison (sans le secours de la Révélation) a *l'existence*, ou au moins, à la *possibilité* d'Intelligences, différentes de l'Ame humaine. Il est évident encore, dès là même, que ce moïen est le seul qui pût faire disparoître le conflict, que j'avois crû apercevoir entre la Raison, & la Révélation. Or come ni l'un ni l'autre de mes Censeurs n'ont saisi le moïen, il est évident enfin, *Que je ne suis redevable ni à l'un ni à l'autre de la solution de mes Difficultés. Quod erat demonstrandum.*

Je me suis un peu étendu sur ce premier Article, parce sur tout qu'il me fournit un *Corolaire*, contre l'impertinente comparaison, que le premier de mes Censeurs fait de mes Difficultés avec plusieurs raisonnements ridicules, qui occupent une Page entière

tière de sa Réponse, pag. 14. Apparemment qu'il a voulu assaisonner son *Parturiunt montes* &c. Je négligerai l'occasion de le retoucher, quoi qu'elle aille se présenter dans un moment. Je lui ferai seulement remarquer, que le ton haut & railleur qu'il prend avec moi, choque de front les Loix de la *Dispute Littéraire*. En effet, s'il les conoit aussi bien qu'il suppose que je les conois peu, il fait qu'on doit s'abstenir de toutes invectives, parce que sans contribuer absolument à la solution de la question, elles irritent infailliblement celui qui en est l'objet, & le préviennent même contre les raisons qui pourroient le ramener à la Vérité.

Mon Censeur est d'autant plus condamnable, qu'il s'étoit imaginé que je suis un *Libertin* & un *Novateur*, pag. 75. Il devoit donc présumer que je ne resterois pas en arriere, ou après tout, que les Loix du Christianisme ne seroient pas un frein qui pût m'arrêter, soit à son égard personnel, soit eu égard à la Révélation. Mais je suis bien aise de lui répéter qu'il m'a méconnu. S'il a tout l'attachement qu'il fait paroître pour notre Sainte Religion, je l'embrasse come un de mes Freres en Jésus-Christ.

Et en cette qualité, je lui représente,  
qu'il

qu'il a transgressé, dans sa *Réponse* à mes *Dificultés*, les Loix de la Charité Chrétienne; car ces Loix veulent tout au moins qu'on se borne scrupuleusement aux motifs de crédibilité, & c'est sur tout dans un cas défavantageux au Prochain, qu'il n'est pas permis de pousser une Conclusion, au delà de l'évidence des Prémisses. Or je demande si c'est respecter l'évidence des Prémisses, que de m'acuser de *libertinage*, parce que j'ai prié, p. 594, *ceux qui ont des yeux plus pénétrants que les miens, de vouloir bien m'éclairer*; sur tout après avoir avoué plus d'une fois, que j'étois dans l'erreur, & avoir même indiqué, P. 583. & 594. les Principes d'où je déduisois la certitude de mon illusion? J'abandonne à mon Censeur l'examen de cette question, persuadé qu'il conoît assés l'art de raisonner pour se faire la même Réponse que j'ai dans l'Esprit.

Je doute fort que ni lui ni son Collègue aient lû la *Dissertation Philosophique* que Mr. Le Clerc a composée *contra Argumentum Theologicum ab invidia ductum*, inserée dans le premier Tome de ses *Oeuvres Philosophiques*, pag. 239. En éfet, s'ils l'eussent seulement parcourüe d'un œil fugitif, je m'assure qu'ils n'auroient pû se méconoitre dans les *Caractères* que ce fameux Auteur a

doné au Vice qu'il attaque, avec tant de force & de succès : Je suis même persuadé, que des 16. Notes caractéristiques par lesquelles il dépeint cette odieuse manière de *disputer*, ils auroient été obligés d'en appliquer une douzaine à celle qu'ils ont étalé dans leurs *Réponses*.

Et s'ils étoient peut-être en goût de contester cette application, je m'engage à la déduire en détail, & observer dans ma déduction, telles loix de raisonnement qu'ils voudront exiger, pourvû qu'elles soient *rigoureusement* légitimes.

En attendant que j'apprenne s'ils trouveront à propos de se récrier, contre l'engagement que je viens de contracter avec eux, ils me permettront d'appliquer d'abord à mon second Censeur le 13. caractère que M. le Clerc exprime dans le Paragr. 3. de la Dissertation citée, en ces mots : *Miscentur in disceptationibus.. multa quæ ad rem nihil faciunt, sed quæ invidia creandæ apta sunt.* Je demande à mon Critique, s'il peut se méconnoître dans ces Paroles, comparées avec cet endroit de sa Réponse ; *Mais dans tout cela le but de l'Auteur n'est pas à mon avis sa propre instruction, moins encore l'utilité du Genre humain, je crains plutôt que ce ne soit chez lui qu'un vain pretexte, pour faire à ses* &c. 1. Mon Censeur

leur ne prétendra pas, sans doute, que cette invective contribuë, directement ou indirectement, à la solution de mes *Difficultez sur l'Âme humaine* 2<sup>o</sup>. Il ne peut disconvenir qu'elle ne soit propre à exciter contre moi la colère du Lecteur. Or ne sont-ce pas là les deux parties du caractère cité ?

Je puis ajouter que mon Censeur tombe dans une contradiction, souverainement indigne d'un Home qui se mêle d'écrire sur l'Âme humaine : „ *A son Avis* je n'ai „ pas un tel but, *il craint* que j'en aie un „ autre ; cependant il ne veut pas *en juger* ... Aperçoit-on dans ce galimathias quelque trace de candeur ?

Et d'ailleurs, son Auteur ignore t'il, que *la crainte* emporte toujours un *jugement* sur la *possibilité*, ou même sur la *Probabilité* du mal qui en est l'objet ? Et dire qu'on *craint*, mais qu'on ne *juge* pas, c'est, à *mon avis*, une contradiction qui manifeste, & beaucoup d'ignorance, & beaucoup de malignité.

Mon premier Censeur m'attaque d'une manière bien plus odieuse encore : Pour en être frappé, il ne faut que confronter la fin de *sa Réponse*, avec le 16. Caractère de l'Argument, que Mr. le Clerc fronde, en ces mots, *Adversarii quasi immarigeri Ma-*

*gistratibus infamantur.* Dois-je donc être fort persuadé de ce Compliment que mon Censeur a inseré dans la Page 75. *Tout cela n'empêche pas que je n'aie pour l'Auteur des Difficultez une Charité sincère ?*

Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que les Actes de cette Vertu Chrétienne, doivent embrasser tous les Individus du Genre-humain. Aussi, je les étens de tout mon cœur sur mes Critiques: Je veux même leur en doner ici, une preuve non équivoque, en développant, s'il m'est possible, les erreurs dans lesquelles ils ont doné, peut être en voulant me ramener à la Vérité; & c'est dans ce dessein que je vai procéder à un examen plus détaillé de leurs *Réponses.*

L'Auteur de la première finit son premier Paragraphe, par ces Paroles remarquables: *Sans contester à l'Auteur, ainsi que je pourrois le faire; que les Corps sous lesquels les Anges sont aparus soient des Corps réels, & non simplement aparens, je remarque &c.* A mon tour, je remarque d'abord, qu'il ne s'agit nullement entre nous de savoir, si les Corps Angéliques sont réels ou aparens. Quand même j'accorderois le deuxième membre de cette alternative, qu'auroit gagné mon Censeur? Peut-être auroit-il résolu *mes Difficultés*; mais j'avouë que je n'aperçois ici aucune liaison,

&

& je lui serois redevable, s'il vouloit bien m'ouvrir les yeux. Ce n'est pas tout.

Il assure qu'il *pourroit me contester*, que les Corps Angeliques soient des Corps réels Hé bien, je l'invite publiquement à le faire, & come je ne doute pas qu'il ne soit *Homme de Parole*, je ne doute pas non plus de l'efficacité de mon invitation. Pour lui donner plus de poids, j'acuse sa Thèse d'être *Pirrhonienne*, ou tout au moins, un *parfait galimatias*. Car qu'est-ce qu'un Corps *aparent*, qui en même tems n'est pas un *Corps réel*? J'avoué qu'à mes yeux c'est une *Chimère*, qui en etet n'a pas plus de *réalité* que les *Ombres mythologiques*.

Mais je vai plus loin, & je prétens que la Thèse de mon Censeur conduit au Pirrhonisme; car dès qu'on pose que les Corps Angeliques font illusion aux yeux, pourquoi veut on que les Patriarches, par exemple, aient crû la *réalité* des autres Corps qu'ils voioient. Si leurs sens, quoi que *légitimement* disposés à tous egards, les avoient trompé relativement aux Corps Angeliques ils pouvoient sans doute les tromper également, relativement aux autres Corps dont ils étoient affectés; les Patriarches ne pouvoient pas au moins être assurés du contraire. Or cette incertitude qu'est elle autre chose que l'essence du Pirrhonisme?

Mon Censeur pose ensuite trois *Principes*, qu'il *espère*, dit-il, pag. 72. *qui ne lui seront pas contestés*. Je suis fâché de lui apprendre que ses espérances sont illusoires; car non seulement je *lui conteste*, le 2. & le 3. de ses Principes, mais j'affirme, 1°. qu'ils sont deux Propositions fausses, & 2°. qu'ils ne contribuënt ni médiatement, ni immédiatement à la solution de mes *Difficultés*.

Cette dernière accusation est presque évidente par elle-même. En effet, j'ai déjà fait voir, que pour résoudre le nœud donné, il faut absolument élever la Raison à *l'existence*, ou au moins à *la possibilité* des Monades différentes de la Monade humaine. J'ai prouvé que c'est là le seul moyen d'enlever la pierre d'achoppement. C'est donc s'éloigner de la question, que d'entreprendre de déterminer les *différences spécifiques* des Intelligence Angeliques, & des Intelligences Humaines.

Mais ce défaut si essentiel, dans une Dispute littéraire, n'est pas le seul que je reproche aux Principes de mon Censeur. Je les ai déjà accusé, non seulement, de n'être pas incontestables, mais même d'être très faux. Pour établir cette Thèse je me vois obligé d'enseigner à mon Critique les premières notions de l'Ontologie; car  
voilà

voici son 2<sup>e</sup> Principe, pag. 71. 1. *Un Ange étant une Intelligence créée, aussi bien que l'Âme d'un Homme, la Raison ne nous apprend pas que leur essence soit différente, & la Révélation ne l'enseigne pas non plus.*

L'Auteur fonde évidemment *l'Identité essentielle* de la Nature Angelique & de la Nature humaine, sur ce que l'une & l'autre sont des Créatures. D'où je déduis ces deux *Corollaires*, qui dépendent immédiatement des Hypothèses de mon Censeur. 1. Il n'y a que deux Essences, l'Essence créée & l'Essence Incréée. 2. Il n'y a aucune *différence essentielle* entre le Corps & l'Esprit, Car il est certain 1. que deux Etres qui ont la même Essence ne peuvent pas différer essentiellement; & 2. que le Corps & l'Esprit, sont l'un & l'autre des Créatures.

Je me persuade que mon Censeur est, d'un côté, trop bon Logicien pour me contester ces Conséquences; & de l'autre, trop bon Chrétien pour les admettre.

Je me persuade, au contraire, qu'il n'a péché qu'en ce qu'il a voulu prononcer sur la *différence essentielle* des Monades Angeliques & des Monades humaines, sans avoir une notion distincte de *l'Essence en general*.

S'il eut seulement connu cette Définition  
des

des Scholastiques, *Essentia est id per quod res est id quod est*, il auroit évité l'écart que je lui reproche : Car il auroit senti, que l'essence de la Monade Angelique doit être précisément cet attribut qui la constituë Monade Angelique, & non pas Monade humaine, & que l'essence de la Monade humaine est précisément ce premier attribut qui la constituë Monade humaine, & non pas Monade Angelique. Par conséquent mon Censeur n'auroit pas assigné la *relation de Creature*, come l'essence de la Monade humaine & de la Monade Angelique, puisque cette *relation* est commune à l'une & à l'autre dans un degré parfaitement égal, & que dès la même, elle ne peut pas constituer leur *différence spécifique*.

Mon Critique auroit sur tout évité l'erreur que je développe, s'il eut connu la Définition que le lumineux Mr. Wolf a donné de l'Essence. en ces mots, *Essentia est primus conceptus rei, & in quo continetur ratio sufficiens omnium rebus quorum quæ enti insunt*, Vide parag. 33 & 34. Metaph. W.

En effet, il est évident que ce premier attribut que nous concevons de la Monade Angelique, & qui contient la raison suffisante de toutes les réalités qui appartiennent à la Monade Angelique, n'est nullement la *relation de Creature*; car cette relation n'emporte

porte autre chose que la *limitation* de la Monade Angélique, ou si l'on aime mieux, *le commencement de son existence, initium existendi*. Au lieu que le premier attribut de la Monade Angélique, entant que Monade Angélique, doit être tel qu'on en puisse déduire, come d'un principe, toutes les Facultés & tous les Atributs Angéliques, tels que sont un Entendement & une Volonté.

Il est facile d'apliquer ceci à l'Ame humaine, & en général à quel Etre que ce soit, *mutatis mutandis*.

Il ne sera peut être pas inutile, d'apprendre encore à mon Censeur, qu'un seul Etre, un Home par exemp: a autant *d'essences*, qu'il y a de relations sous lesquelles on peut le considerer: Entant qu'*Home*, c. a. d. entant qu'il est un Composé d'une Monade humaine, & d'un Corps organique & harmonique, il a une *Essence* différente de celle qu'il a, entant que *Créature*. Entant que Père, son *Essence* est différente encore, cette Essence est la *Filiation*, car la Filiation est le premier Atribut que nous concevons de la *Paternité*, il contient même la raison suffisante de toutes les propriétés de la Paternité.

Si mon Censeur daigne faire attention à toutes ces vérités, il ne sera pas surpris, je  
n'ai-

m'assure, de ce que je lui conteste le 2. de ses Principes.

Il s'est imaginé, je ne sais comment, que la Révélation apuie *l'identité essentielle* de la Nature Angelique & de la Nature humaine; mais s'il eut compris un peu plus distinctément le *Système de nôtre Foi*, il ne seroit pas exposé à une réfutation de sa part. Car si la Nature Angelique & la Nature humaine étoient essentiellement identifiées, il auroit été indifférent au VERBE ÉTERNEL de revêtir la Nature Angelique ou la Nature humaine; cela est évident. Il n'est pas moins évident par là même, que *l'Assomption* de la Nature humaine précisément, à l'exclusion de la Nature Angelique, ne seroit pas aussi essentiellement nécessaire que nos Théologiens le prétendent.

Mais, peut être me suis-je trop étendu sur le 2. principe de mon Censeur; je me resserrerai d'avantage sur le 3. parce que *ses irrégularités* ont quelque chose de plus frappant: En effet, il pèche contre les décisions les plus constantes de la Logique; & je doute fort qu'aucun Logicien puisse conserver sa gravité, à la vuë d'un Home qui détermine les *Loix de la Définition*, en ces mots, pag: 72. *Lors que la Définition de l'essence d'un Etre, ne renferme pas la différen-*

ce de cet Etre ; il faut chercher cette différence, dans les qualités, qui sont accessoires à chacun de ces deux Etres ; & les faire entrer dans leur Définition.

Est il pardonnable à un Réformateur, pag. 72. & 73, des Définitions que les plus grands Philosophes ont donné de l'Âme humaine, d'ignorer ces deux Axiomes de Logique ; 1. *Indefinitione debent recenseri essentialia sive attributa rei definitæ.* 2°. *Définitionem non ingredientur modi sive accidentia?* Il me seroit aisé de démontrer ces deux Problèmes ; mais outre que cette démonstration m'emporteroit trop loin, je semblerois revoquer en doute les Suffrages constans de tous les Membres de la République des Lettres.

Je me bornerai donc à conclure, que des trois Principes sur lesquels mon Censeur fonde sa Réponse à mes Difficultés, il y en a deux qui bien loin d'être incontestables, sont *notoirement* faux. Je n'ai rien à dire contre le 1. qui est une Proposition à peu près *identique*.

Mais ce qu'il y a de plus réjouissant dans cette affaire, c'est la régularité des Définitions que mon Critique donne de la Monade humaine & de la Monade Angelique. *L'Âme humaine*, dit-il pag. 72. *est un Etre simple, créé, doué d'un Entendement obscur-*  
c'

*ci par les erreurs & les préjugés; & d'une volonté souvent injuste & dérèglée, uni à un Corps organique, terrestre & mortel.*

*Un Ange est un Etre Simple, créé, doué d'un Entendement & d'une Volonté droite, uni à un Corps organique, céleste & immortel.*

D'abord, ces deux Définitions ont le défaut que j'ai reproché aux Principes d'où elles dependent, je veux dire de ne contribuer nullement à la Solution de mes Difficultés.

Elles choquent de front les deux Axiomes de Logique que j'ai cité plus haut, & qu'on peut rassembler dans cette Maxime,  
 „ C'est que les atributs d'un Etre ont seuls  
 „ droit de séance dans la Définition de cet  
 „ Etre, à l'exclusion de tous les Accidents.

3. Je ne m'étendrai pas sur une 3. défectuosité, qui est une suite de la précédente, parce qu'elle est souverainement odieuse, & que d'ailleurs je l'ai nommée dans le Journal précédent, pag. 378.

Je m'assure que mes Réflexions sur les *Principes* & sur les *Définitions* de mon Censeur, paroîtront, à ses yeux mêmes, une Réfutation complète de ces Principes & de ces Définitions.

Cependant s'il trouvoit à propos de les reclamer, je m'engage à donner plus d'étendue à ma Réfutation; & en particulier,

à développer quelques autres défauts que j'aperçois dans ces Définitions. En un mot, je promets à mon Censeur de n'épargner ni mon attention ni ma plume, pour faire une rigoureuse Analyse de *sa Réponse*, & de ses Répliques, s'il est en goût d'en publier quelqu'une.

Cette promesse, me servira de transition à la *Réponse* de mon deuxième Critique, à qui je la fais aussi de tout mon Cœur. Sa Pièce est un peu plus longue que celle de son Collègue; cependant elle renferme beaucoup moins d'erreurs, & ces erreurs sont moins palpables.

La 1. que j'y aperçois se présente dans le debut même. Mon Critique au lieu de borner à lui même l'impuissance de lever les Difficultés qu'on peut proposer sur l'Âme humaine, l'étend sur tous les Membres de la République des Lettres, sans en excepter les premiers Magistrats. Cette manière de s'exprimer me paroît une illusion de l'Amour propre; l'ignorance le choque moins, lors qu'on se représente qu'elle ne nous est pas particulière; on se contente de la consolation des Malheureux, qui est d'avoir bonne compagnie dans ses Infortunes.

Mais cette irrégularité n'est pas assez considérable pour m'arrêter d'avantage; je passe

se à celle qui comence par ces mots de la pag. 77. *Tout ce que je puis dire, c'est que supposé que la Raison & la Révélation ne fussent pas d'accord sur la Définition de nôtre Ame, come le prétend nôtre Auteur, quel grand inconvéniement en résulteroit il pour la Societé? Est-ce que le Salut des Homes y seroit intéressé &c.* Mon Censeur n'a pas senti sans doute, qu'en raisonnant dans ce goût, il m'accorde plus que je ne demande, il accorde tout ce que je pourrois souhaiter, si en éfet j'étois un *Libertin*, & un *Novateur*; car les *Ennemis du Christianisme* travaillent sur tout à trouver quelque opposition, entre une Décision de la Raison, & une Thèse de la Révélation; parce que de deux Propositions, dont l'une affirme ce que l'autre nie, il faut nécessairement que l'une soit fausse. Or come il est impossible qu'une Décision, que la Raison *aprouve évidemment*, soit fausse, il seroit démontré que la fausseté tombe sur la Révélation.

Je suis fâché que mon Censeur ait méconnu une erreur si dangereuse. De mon côté, je suis si éloigné d'admettre *aucun véritable conflit* entre la Raison & la Révélation, que je le regarde come parfaitement impossible. S'il me semble de tems en tems que j'en aperçois quelqu'un, je me persuade aussi tôt que dans le fonds il est chimé-

mé

mérique; & si je ne puis pas découvrir moi même l'erreur qui s'est glissée dans mon raisonnement, je me hâte de consulter des yeux plus pénétrants que les miens.

Je conseille donc à mon Censeur de défavouër incessamment cette partie de la Réponse.

Je lui conseille encore d'étendre son défaveu, sur ces Paroles de la page 78. où il s'exprime ainsi, *Pourquoi donc s'appliquer à éclaircir cette Difficulté? Ne vaudroit-il pas mieux s'occuper à des choses plus utiles, &c.* Mon Critique a très probablement en vue cet endroit de mes Difficultés, pag. 589. Si quelqu'un étoit assez obligeant pour les refuter, je lui fais remarquer, qu'outre le Service qu'il me rendroit, il ne pourroit le faire qu'en répandant de salutaires lumières sur une matière d'ailleurs très importante. Je ne crois pas faire tort à mon Censeur, en l'accusant d'estimer fort peu, ou même de mépriser la Psychologie; Car les Instructions que je demandois aux Savans Lecteurs du Journal Helvétique, pag. 601. sont évidemment du Ressort de la Psychologie.

Cependant il ne faut pas réfléchir fort profondément, pour comprendre combien mon Censeur a tort de refuser son estime à cette Science. A mes yeux, elle est une des plus belles qui puissent occuper l'Es-

prit humain, témoin cette Parole d'un fameux Poëte.

*L'étude la plus propre à l'Homme est l'Homme même.*

Mais je vais plus loin, & j'affirme, que cette Etude est non seulement belle & utile, mais même nécessaire, sur tout dans un Siècle qui produit un grand nombre d'Irreligionnaires & d'Antiscrptuaires, tels qu'en produit le nôtre. En effet, avant que d'arriver à la *Theologie Révélée*, il faut fournir une vaste Carrière, Je veux dire, celle de la *Theologie Naturelle*: Or cette dernière Science depend de la Psychologie comme d'une de ses prémisses.

En particulier, il n'est pas possible de se passer de son secours, dans la Démonstration de la plus sublime & de la plus intéressante de toutes les Vérités, je veux dire l'existence d'un DIEU. Et si on entreprend d'établir *a priori* les Attributs Divins, tous les Conoisseurs savent qu'il faut faire précéder une deduction exacte des Attributs de l'Ame humaine.

Je vais plus loin encore, & je pose en *Thèse générale*, qu'il n'est jamais permis d'accuser d'inutilité aucune Science, ni même aucune Vérité, quelle qu'elle soit. Si les Digressions m'étoient permises ici, je don-

nerois effort aux plaintes que j'ai à faire contre certains Auteurs, qui ont trouvé à propos d'invectiver contre certaines Sciences, qui crient à plein gosier qu'on les a chargées d'inutilites, & qui declament sur tout contre les *profondeurs* des Méthaphisiciens & des Casuistes.

Ces Déclamateurs se tairoient très sùrement, s'ils avoient une notion un peu distincte du Monde dont ils font partie, du *nexe* qui en constituë l'essence, & de l'*harmonie* qui en fait la beauté. En particulier, s'ils concevoient un peu distinctement la Definition du *Monde rationel*, ils n'ignore-roient pas que toutes les Vérités dépendent les unes des autres, & qu'il n'y en a aucune qui ne contribuë, directement ou indirectement à la *Perfection du Système*.

Mais voici un reproche qui touche de plus près ces Messieurs, je les soupçonne fort d'être Amateurs des connoissances superficielles: En éfet, s'il étoient Amateurs des connoissances *solides & profondes*, & s'ils entreprenoient de pousser un peu loin l'*analyse* de leurs Idées, ils seroient étonnés de la *conexion* qu'il y a entr'elles: Ils verroient par exemple que cette vérité, Il y a un DIEU, dépend come de ses Principes, non seulement de la Psychologie & de la Cosmologie, mais même de l'Ontologie. Et s'ils pouvoient se résoudre à approfondir un

peu la *Philosophie pratique*, ou la *Morale Chrétienne*, bien loin de blamer les travaux d'un Casuite, ils les jugeroient & utiles & nécessaires; ils conviendroient tout au moins que ses recherches, sont tout aussi dignes d'approbation que celles d'un mathématicien qui s'occupe éternellement à donner des Problèmes & à en résoudre.

Si m'étoit permis de m'abandonner à cette Digression, je prendrois plaisir à l'étendre d'avantage; je dependrois ma tendresse pour une bonne partie de la Logique des Schoastiques, sur tout de leur *Art Syllogistique*, qu'ils ont cultivé avec tant de soin, & ce me semble avec tant de succès, quoi que je n'ignore pas que leurs travaux ont trouvé beaucoup d'ingrats, qui ont même refusé de les reconoitre.

Mais come cette Discussion m'emporteroit trop loin, & qu'elle m'écarteroit même de mon Sujet, je me hâte d'y revenir, en rapportant la Définition que mon second Censeur a doné de l'Ame humaine, séparée de son Corps organique. pag. 80. Elle est, dit-il, *Un Etre simple doué d'Entendement & de Volonté, & séparé d'un Corps organique, auquel il avoit été joint.* J'affirme que cette Définition n'est nullement légitime Car qui ne voit que l'Union de l'Ame humaine avec un Corps organique, étant

étant enlevée par la mort, c. a. d. par la dissolution du Corps organique. cette Union ne peut plus être comptée parmi des attributs, ou des *realités* de l'Âme humaine? Cependant il est certain qu'il ne doit entrer dans toute Définition que des *réalités actuellement inhérentes* au Défini.

Ces réalités doivent même être *inseparablement* inhérentes; mais celle que mon Censeur a insérée dans sa Définition est actuellement séparée du Défini, *per ipsam hypothesein*.

Je finirai par quelques Réflexions sur un Aveu de mon Censeur, à la pag. 0. *Au reste* dit-il, *je ne suis ni Philosophe ni Logicien*. J'avouë que s'il n'eut pas si légèrement négligé l'air de suffisance que son Collègue a été, je me livrerois au plaisir de commenter ces Paroles, & d'en démontrer la vérité par elles mêmes. Mais à la place d'une Satire, je veux témoigner à mon Censeur ma reconnoissance pour les Bénédictionns qu'il m'a donnés, en lui apprenant cette Maxime connue de tous les Logiciens, mais qu'apparemment il ignore, *Membra dividencia sibi repugneat; nec unum eorum contineat alterum*.

Telle est la Justification que j'avois à produire contre les Réponjes de mes Critiques, & les impressions qu'elles peuvent

avoir faites sur l'Esprit des Lecteurs du Journal Helvétique. Je vous assure, Monsieur, qu'en la traçant sur le papier, je me suis souvenu, qu'elle doit subir vôtre examen, & que j'ai à plaider ma Cause devant un Juge également éclairé & rigoureux: Quoi qu'il en soit, de la manière dont je l'ai soutenuë, je suis si persuadé de sa *Justice intrinsèque*, que je me flate qu'elle l'emportera nettement sur celle de mes Adversaires. En attendant que j'apprenne si je me fais illusion, je continuë à vous demander vôtre bienveillance, & à vous répéter que j'ai l'honneur d'être respectueusement,

M O N S I E U R,

A BONVILLARD le  
28. Nov. 1744.

Vôtre très humble & très  
obéissant Serviteur.

BARTHELEMI DU VOISIN.



# OBSERVATIONS

*Sur les Vers à Soie, sur la Culture des Meuriers, & sur la manière de faire usage de son Fruit.*

MESSIEURS,

J'Espère que le Public recevra avec plaisir la communication de quelques Observations, que j'ai faites, tant sur la Culture des Meuriers, que sur la manière de faire Usage de son Fruit. Si vous les approuvés, *Messieurs*, inferés dans vos curieux & utiles Mémoires, ce que je vai avoir l'honneur de vous écrire sur cette Matière.

Pour le faire avec quelque ordre, je commencerai d'abord par vous comuniquer mes foibles Observations sur la méthode que je pratique depuis une quinzaine d'Années, pour la Nouriture des *Vers à Soie*. Cet Article est si important, que je me flate que l'on voudra bien excuser les longueurs dans lesquelles je serai obligé d'entrer, & qui sont presque inévitables, quand il est question de décrire les Arts. Et quoi qu'une partie de ces Observations se trouvent

dans plusieurs Traités, elles sont noïées dans des Volumes si considérables, qu'il ne seroit pas étonnant qu'elles ne parvinssent pas aux Persones à qui elles peuvent être très utiles.

Le Négociant, l'Artisan, ne sont que trop occupés, pour vouloir exiger d'eux, qu'ils parcourent tous les différens Livres, dans lesquels ils pourroient puiser des Règles, pour la conduite de cette belle Manufacture. On diroit, *Messieurs*, que vous avés voulu parer à cet inconvénient, en offrant votre Journal au Public. Exécuté come il l'est, il n'y a qu'à l'ouvrir, & chacun y trouve ce qui peut lui convenir, expliqué d'une manière simple, claire & précise. Pour ne pas m'écarter de ce but j'entre en matière.

La première chose que l'on doit faire, si l'on veut réussir à élever des Vers à Soie, c'est de se pourvoir de bonne Semence, sans quoi on perdra & son Argent, & sa peine. Celle d'Espagne est la plus estimée, & ensuite celle de la Calabre. Ce n'est pas que l'on soit absolument gêné de ne mettre couver que de la Graine de ces deux Endroits; mais ce qu'il faut observer, c'est de rechercher celle d'un País plus chaud, que celui où l'on est dans le dessein d'établir ce travail. La Graine des País chauds est

est la plus petite, & de Couleur tanée obscure. Au bout de quelques Années elle grossit, perd sa Couleur, & devient grise. En cet état, il ne faut nullement s'en servir: Les Cocons qui en proviendroient seroient grands à la vérité, mais mols, & très légers, & c'est le poids qui est à desirer, & non pas le volume. La Couleur seroit dorée ou orangée, au lieu que pour que les Cocons soient bons, il les faut petits, durs, de Couleur de Froment ou bien blancs.

La meilleure de toutes les Graines, est, come je l'ai dit, celle d'Espagne. Il faut choisir la plus petite, la plus obscure, mais vive en même tems. En l'écrasant sous l'ongle, elle doit petiller, & en sortir suffisamment d'humidité pour sa grosseur. La petitesse de la Graine fait la multiplicité des Vers. Il entrera dans un Dé à coudre un nombre bien plus considérable de Grain de Millet, qu'il n'y entrera de Grains de Lentilles. Cette petitesse de la Graine donne encore les meilleurs Cocons. Tout cela doit la faire préférer. Une Observation très essentielle à faire en se pourvoiant de cette Graine, c'est de ne la tirer, que le moins qu'on pourra des Persones, qui ont des Filatures à eux. La raison en est, que ne destinant pour faire la Graine que les Cocons

cons de rebut, ceux qui ont été mal étouffés au Four ou ailleurs viennent à percer, & il est impossible que les Papillons qui en sortent puissent produire une aussi bonne semence, que ceux qui n'auront pas subi un pareil supplice. Il faut doner tous les soins pour être servi fidèlement sur ce premier Article, afin d'éviter non seulement la dépense de l'achat de cette Semence, mais encore celle occasionée par la suite de ce travail, & le désagrément qu'après s'être donné bien des soins, on voit languir & périr sa nourriture. Ce qui arrivera inmanquablement si on péche dans le choix de la Graine. Qu'on veuille bien y faire attention; Rien n'est indifférent dans les Arts, & tout n'est pas aussi facile, que le disent ceux qui ne les connoissent, que très superficiellement. Avec un *il n'y a qu'à* &c. ils croient parer à tout. Ceux qui sont du métier trouveront sûrement qu'il faut beaucoup plus que de la Théorie pour faire réussir une Entreprise.

Il en est de cette Semence come de celle qu'on destine à la Terre, il faut en changer au moins de 4. en 4. Ans, & pour agir encore avec plus de succès, il seroit convenable d'avoir le quart de la nourriture renouvelé tous les Ans.

Toute Graine qui a passé l'Année ne vaut

vaut plus rien; parce qu'il est affés difficile qu'on la conserve au delà de ce terme, fans quelque artifice, pour l'empêcher d'éclore, & on n'en fauroit pratiquer aucun, qui ne porte un très grand dommage au petit Animal qu'elle contient. La manière ordinaire dont se servent ceux qui n'ont pû débiter leur Graine, c'est de la renfermer en des Vases de Verre, dans des Lieux frais & humides, dans des Glacières, & même dans des Puits. Que peut-on espérer d'une Semence qui aura passé par ces manipulations ?

Je suppose donc que la Personne, qui est en situation de travailler à la nourriture de nos Insectes, s'est pourvüe de bone Graine. Avant que de la mettre couver, il est convenable de la faire tremper quelques Minutes dans du Vin en suffisante quantité, pour rejeter celle qui furnagera, & l'on ne prendra que celle qui sera restée au fond du Vaisseau, duquel on se fera servi.

On la sortira ensuite délicatement, & on l'étendra sur un linge fin & net, pour la sécher au Soleil, ou devant le Feu, en tenant néanmoins la Graine couverte, afin que la trop grande ardeur du Feu ou du Soleil, ne vienne à étoufer le précieux Vermisseau qu'elle contient.

Après

Après s'être pourvû de bone Graine, & préparé ainsi pour la mettre couver, on procède diféremment à faire éclore les Oeufs. Il y a deux manières pour cela; l'une naturelle & l'autre artificielle, come on l'enseignera ci apres.

A la *Chine*, par exemple, on fait un si grand cas de la nourriture des Vers à soie, qu'un Particulier de cet industrieux País s'estime très heureux de pouvoir laisser à sa Postérité 2. ou 3000. Pieds de Meuriers, & l'on verra par ce que j'ai à dire qu'effectivement cela fait un objet bien considérable. Cette sorte d'occupation y est même si honorée que les Persones de la première Distinction, ne dédaignent pas d'y donner leurs soins. Dans ce País là lors qu'on comence à voir sur les Meuriers des Feuilles naissantes, on se prépare à faire éclore les Oeufs, ou la Graine. La manière est diférente de celle qui se pratique en Europe. La Graine reste colée sur les Feuilles de Papier sur lesquelles les Papillons l'ont pondüe. Les *Chinois* la hatent ou la retardent d'éclore, suivant les divers degrés de chaleur où on l'expose. Ils la hatent en déployant souvent les Feuilles de papier qui contiennent cette Graine, & en les refermant, ils les roulent d'une manière fort lâche. Ils la retardent en faisant tout le contraire,

c'est-à-dire en ne sortant point du Vase les Feuilles qui contiennent la Graine ; & en les laissant tres etroitement roulees. Mais en suposant qu'on veuille faire eclorre la Graine , je vai rapporter coment les Chinois s'y prennent les trois derniers jours qui précèdent la naissance des Vers. Leurs soins sont d'une absoüe necessite pour les faire eclorre tous ensemble. On s'aperçoit qu'ils sont prêts a naitre , lors que les Oeufs se gonflent , & deviennent un peu pointus.

Le premier des trois jours destinés à faire eclorre les Oeufs , & vers les 10. à 11. heures, si le Ciel est serein , les Chinois tirent du Vase les Rouleaux sur lesquels est atachée la Graine ; ils les déploient , les étendent , en suspendant le dos de la Feuille tourné au Soleil : Il les y laissent jusques-à ce qu'elles aient contracté une chaleur moderée ; ils les roulent ensuite , d'une manière un peu serrée ; ils les remettent dans leur Vase, les Feuilles de hauteur , sans les trop presser , crainte de meurtrir les Oeufs , & ils portent les Vases dans un lieu chaud , jusques au lendemain , qu'ils recomencent la même Opération \*.

Le

\* L'Auteur qui raporte la Méthode des Chinois ne parle

Le second jour, en procédant come je viens de dire, les Oeufs changent de couleur, & deviennent d'un gris cendré. Alors ils joignent les Feuilles de papier deux à deux en les roulant plus serrés, mais toujours en observant de le faire délicatement, pour éviter de blesser les Oeufs, qui aquirént journellement plus de molesse : Ils lient ces Feuilles par les deux bouts & le troisiéme jour sur le soir, ils déploient leurs Feuilles, & ils les étendent sur une *Natte* ou espèce de *Claie* fine, faite de *Roseaux* très déliés. Dans ce moment les Oeufs sont noirâtres, ce qui est un très bon signe ; toute autre couleur est suspecte. Si par hazard ils trouvoient le soir du troisiéme jour des *Vers* éclos, ils les rejettent, parce qu'ils seroient plus avancés que les autres, & ne seroient pas, come ils disent, *Vers de Communauté*, ou come parle *M. de Réaumur*, qui vivent en Société, c'est-à dire, que ces *Vers* ne s'accorderoient pas avec les autres pour le tems de leur mûe, du réveil, du sommeil, des repas, ni pour filer.

Cette

parole que d'une manière vague du degré de chaleur. Il faut, ou que dans ce Pais si industrieux, on ne contie pas encore nos Balances à peser les Degrés du Froid ou du Chaud ; ou qu'ils ne se fussent pas encote avisés de se servir des Thermomètres pour régler le volume de chaleur nécessaire à la Couvee de la Graine.

Cette séparation faite , ils roulent trois Feuilles ensemble d'une manière fort lâche, & ils les mettent dans un Lieu fort chaud, qui soit à l'abri du Vent du midi.

Le lendemain, qui est le quatrième jour, sur les 10. à 11. heures, ils tirent leurs Rouleaux, & en les déployant, ils les trouvent pleins de Vers, qui sont come autant de petites Fourmis noires; & s'il reste des Oeufs qui ne soient pas éclos environ une heure après, ils sont rebutés, par la raison avancée ci dessus. La Vie de ces Animaux est si courte, qu'il faut qu'ils naissent, s'il est possible tous à la même Minute, afin qu'ils fassent leur travail de compagnie, & qu'ils meurent tous ensemble. Une heure pour des Animaux, qui n'en doivent vivre que 20. vaut des Mois pour d'autres. Et pour le dire en passant, on ne doit pas se plaindre de la brieveté de leur Vie, puis que M. de *Lewenhoc* estime, par des raisons solides, qu'un Animal qu'il a vû naître le matin, se marier à midi, & mourir le soir, vit autant, à proportion, que le Cerf ou le Cérbeau, qui sont de tous les Animaux ceux qui existent le plus long tems.

Les Chinois pour juger de la quantité d'Oeufs, qui sont éclos, pèsent les Feuilles auparavant, les repèsent ensuite, & déterminent cette quantité, par une Opération Arith-

Arithimétique. Ils examinent après cela avec beaucoup d'attention leurs Vers. S'ils en découvrent qui aient la tête plate, qui soient secs, & come brûlés, qui soient d'un bleu celeste, jaune, ou couleur de chair, ils les rebutent tous, & ne conservent que ceux qui paroissent de la couleur d'une Montagne que l'on voit en éloignement. Ce sont, disent-ils, les seuls qui soient bons.

Voilà, *Messieurs*, les soins que se donnent les *Chinois* pour faire éclore leur Graine. On n'y fait pas tant de cérémonie en *Europe*; mais je doute que l'on fasse bien. Je crois que si on ajoutoit un peu au cérémoniel de nos Climats, & qu'on retrancha peut être à celui de la Chine, on feroit un mélange qui ne gâteroit rien. Quoiqu'il en soit, je vai rapporter ici de quelle manière on procède à l'ordinaire; ou naturellement, ou artificiellement.

Quand la chaleur de l'Atmosphère est à 18. degrés du Thermomètre de *Mr. de Reaumur*, la Graine exposée éclot naturellement, & même à un moindre degré, si elle a été préparée auparavant par une chaleur modérée. Mais cette manière naturelle de couvrir retarde trop, & celle qui a été traitée artificiellement avance les Vers au point que ceux ci se trouvent à leur seconde mûre, quand les premiers éclosent.

La \* Couvée de la Graine consiste à porter sur soi la Graine dans un petit Linge lié avec du fil, l'aprouchant de jour en jour du Corps, même de manière que la Chaleur, par un progrès successif & non interrompu, s'aile en augmentant par degrés, du 10. degré jusqu'au 18. du Thermomètre de Mr. de Réaumur, & cela dans l'espace de 6. ou 7. Jours. Alors on voit la Graine qu'on avoit eue soin de tenir auparavant dans des Boîtes couvertes d'un Papier criblé, qui étoit dans une enveloppe blanche, écloré, & l'on aperçoit des Vers parfaitement noirs; ce qui est d'une bonne augure. Mais si on a hâté la Couvée, ils naissent rougeâtres, de couleur de rouille, ce qui est mal, & le meilleur parti à prendre, en ce cas, c'est de jeter le tout, & de mettre couver d'autre Graine, parce que les Vers éclorés de cette couleur meurent presque tous, lors qu'il est temps de travailler aux Coques, & que ceux même qui vivent, ne font que des Coques légères, tissues d'une filasse de peu de valeur.

On voit en général parce que j'ai dit ci-dessus,

\* Cette Méthode m'a paru très imparfaite & sujette à bien des inconvénients. Je ne la sus pas. On verra de quelle manière j'ai eue remédié à ce que j'avois observé de dangereux, & comment même au but qu'on se propose.

dessus, le peu de précaution, que l'on prend, non seulement dans ce Pais, mais en *France*, en *Piémont* ou ailleurs, pour faire éclore la Graine de Vers à Soie, & il ne faut pas être surpris des accidens qui arrivent dans tout le cours de cette nourriture. La plus grande partie dérivent du peu d'attention, qu'on a eu pour faire éclore la Graine.

Qu'y a-t'il éfectivement de plus imparfait que cette manière d'opérer? Qu'on ait travaillé à tâtons, dans des tems où on n'avoit ni compas ni mesures, cela est pardonnable. Mais qu'on n'ait pas encore fait attention qu'en nouant la Graine dans un petit Linge, & que la portant sur soi on la fasse passer successivement d'un degré de chaleur à un autre, qu'on n'aie pas fait attention, *dis je*, aux inconvéniens, qui peuvent résulter de cette manière d'opérer, c'est ce qui me paroît assés singulier. Quelque doux que soit le mouvement du paquet qui contient la Graine, il est toujours considérable; d'ailleurs combien de fois en 24. heures est on forcé de le manier, & on ne le fait jamais qu'on ne tourmente l'Insecte & à son détriment. Si des Oeufs qu'on a ainsi couvés sous une Poule, étoient traités de cette manière, les Poulets deviendroient plus rares qu'ils ne sont.

Cette Graine, ainsi manipulée, acquiert plus ou moins de chaleur, suivant l'endroit du Corps où elle est placée. Tout cela ne contribue pas peu aux accidens si ordinaires à cette nourriture. Il y a plus: J'ai vû des Femmes qui non contentes de porter autour d'elles les petits paquets qui contenoient la Graine, la portoient sur leurs hanches, dans leur Sein &c. A quel degré ne montera pas le Thermomètre si on le met pendant une dizaine de Minutes dans le Sein d'une Femme? L'on ne demande pour faire éclore les Vers qu'un terme de 18. degrés du Thermomètre de Mr. de Reaumur, & situé au milieu de ces Globes, on le verra monter au 29. ou 30. degré, qui est le terme de la chaleur humaine en état de santé; & pour peu que la Personne chargée de la Couvée soit enjouée, elle n'aura que trop de moiens, de faire augmenter sa chaleur naturelle, beaucoup au delà de ce terme. Aussi ne verra t'on guère éclore de la Graine de cette manière, qui ne donne des Vers de Couleur rouillée, & ce ne sera que par une espèce de Miracle, si la Couvée réussit. Voilà pourtant la manière ordinaire de préparer la Graine. On la pose ensuite, come je l'ai déjà dit, dans des petites Boëtes garnies de Papiers criblés. Pour achever de la faire éclore; car

il faut remarquer, que puisque, à une chaleur de 18. degrés les Vers éclosent, à plus forte raison, combien n'en doit il pas éclore pendant huit jours à peu près que la Graine est portée sur le Corps d'une Personne, dont j'ai dit que le terme de la Chaleur étoit ordinairement de 28. à 30. degrés. Aussi ces Personnes chargées de faire éclore la Graine, ont elles soin, au bout de quelques jours, d'examiner s'il y a des Vers éclos, & elles ne manquent pas de donner de grandes bénédictions à ces Vermisseaux vigilans, qui ne doivent pourtant leur naissance prématurée qu'à une faute capitale, & qui dérange ordinairement toute la nourriture. Les Chinois moins libéraux & plus experts, au lieu de conserver avec soin les Vers qui éclosent des premiers, les jettent.

Il résulte encore un inconvénient considérable, de la manière de poser la Graine dans des Boîtes pour l'achever de couver. On se sert ordinairement de Boîtes rondes, qui ont deux ou trois pouces de diamètre. Là sont déposées trois ou quatre Onces de Graine plus ou moins, & pour peu qu'on l'étend, sûrement la Graine montera du fond de la Boîte jusqu'au rebord de deux ou trois Lignes. Sur cette Graine ainsi étendue, on met un papier

pier perce de divers trous, qui est couvert de Coton & entremêlé de quelques Feuilles de Meurier. La Bête ainsi préparée est portée dans le Lit où couche ordinairement la Mère Couveuse, & où il fait plus ou moins chaud, suivant les Lits, les cas, ou les Mois. Le jour, pendant que Personne n'est dans ce Lit, on ôte la Boëte de l'endroit où elle a passé la Nuit. On la met entre des Couffins, qu'on chauffe de diverses manières; sans s'embarasser trop du plus ou du moins, & à mesure que les Vers éclosent, on les enlève avec les Feuilles de Meuriers qu'on a posés sur le Papier percé \*. Si on pouvoit s'assurer encore qu'il n'éclot que la Graine qui touche immédiatement le Papier criblé, cette méthode pourroit-être pardonnable, mais qu'on veuille bien m'accorder, qu'il peut arriver que la Graine qui est au fond de la Boëte peut éclore tout come celle qui touche le Papier, & que par conséquent les petits Animaux qui se trouveront chargés par un Volume de trois ou quatre lignes de Graine, ne seront pas à leur aise; & que le Travail qu'ils feront pour sortir de dessous cette multitude de Rochers, qui

\* J'ai vu trainer pendant 8. jours cette Ponte, c'est à dire, qu'il y avoit des Vers sortis de cette première Maladie, que la Couvée n'étoit pas finie.

qui les accablent, seroit bien mieux employé à brouter la Feuille. Quels efforts effectivement ne sont ils pas obligés de faire pour parvenir jusqu'à elle ? Ceux qui ont compris cette difficulté ont tâché d'y remédier, car à chaque fois qu'on ouvre la Boete; (ce qui ne se fait que toutes les huit ou dix heures) pour en sortir les Vers qui sont grimpés sur la Feuille, ils ont soin de remuer la Graine avec leur doigt jusques au fond de la Boëte. Si cet expédient facilite en quelque manière le Voiage que ces petits Animaux ont à faire, pour parvenir du fond de l'abime, à la superficie du Papier criblé, combien n'en estropie t'on pas, combien de têtes écrasées, & combien de bras ou de jambes disloquées ? J'indiquerai dans peu les moïens que je crois convenables pour remédier à un inconvenient aussi considerable; mais avant que de traiter cette partie je vai comuniquer un moïen de mesurer ou de peser le terme du chaud ou du froid, qui est nécessaire pour agir avec précision dans cette sorte de travail. Je ne me done pas pour Inventeur de ce Sistème; je ne fai que parler après des Observateurs d'une grande exactitude.

Quelle obligation n'a t'on pas aux Persones qui uniquement ocupés à examiner  
les

les ressorts les plus cachés de cette incompréhensible Machine, communiquent au Public les fruits de leurs Recherches? On peut mettre au nombre de ces Observateurs, ceux qui ont inventé l'Art de mesurer ou de comparer l'Air chaud & l'Air froid? Qu'y a t'il aujourd'hui de plus commun que les Thermomètres. Ce n'est pas ici la place d'en faire ni l'Eloge ni l'Histoire. J'aurai l'honneur, *Messieurs*, de vous adresser dans une Lettre séparée, tant ce que j'ai recueilli sur cette Matière, que sur la Méthode la plus abrégée de composer ces Instrumens, pour les rendre harmoniques. Ce que j'ai à dire présentement aux Persones curieuses, qui souhaiteront de conduire leur nourriture des Vers à Soie avec quelques succès, c'est de se munir d'un Thermomètre. Il y en a de diverses qualités. On conoit actuellement celui du Célèbre Mr. de *Reaumur*, le Maître des Arts & le Roi des Observateurs; ceux de *Fahrenheit*, de *De Lisle*; de l'Abé *Nolet*, & sur tout celui inventé, par Mr. *Ducrot*, Capitaine au Service de S. M. T. C. qui par une industrie, & une délicatesse admirable, a rassemblé dans un seul Thermomètre tout ceux dont je viens de parler. Mr. *Ludolf* a profité des travaux de Mrs. de *Reaumur*, *De l'Isle*, & *Amonton* aussi bien

que Mr. *Grichow*. Miscell. Berlin T. VI. Année 1740. Cl. 3. N<sup>o</sup>. 4. Journal d'Allemagne T. II. p. 446. Pour nous recueillir, il est impossible d'agir avec précision, dans le travail des Vers. à Soie, sans être muni d'un excellent Thermomètre.

Je l'ai déjà dit, mais je crois nécessaire de le répéter, pour me rendre plus intelligible. Pour faire éclore la Graine de Vers à Soie, il faut une chaleur de 18. degrés du Thermomètre de M. de *Reaumur*, 69. de celui de *Farenheit*, & 115. de celui de *De L'Isle*. Mais il y auroit de l'imprudence, come je l'ai déjà remarqué, d'exposer tout d'un coup la Graine à une chaleur pareille. Il faut la faire passer par gradation du terme de 10. au 18. degré, par un progrès successif, mais non interrompu, pour qu'elle aille toujours en augmentant de ce 10. degré du Thermomètre de Mr. de *Reaumur*, jusqu'au 18. qui est le point nécessaire pour faire éclore les Vers. On emploie ordinairement 6. ou 7. Jours à cette manœuvre. Je ne m'étendrai pas d'avantage sur tous les détails, que demande le cours de ce travail. On sait que quand les Grains quittent leur enveloppe blanche, les Vers, qui percent au travers du papier, exigent d'être transportés dans la première Demeure destinée à loger cet admirable

Insecte. Mais en donnant la structure de cet Édifice je vais vous détailler, *Messieurs*, comment je me conduis dans la manière de faire éclore la Graine de Vers à soie.

Je suis la méthode de la Chine, pour faire la Graine. Je mets pondre cette Graine sur des Feuilles de Papier blanc non colé. Quand mes Papillons ont achevé de pondre la Graine, je roule mes Feuilles, & les conserve dans un Vase convenable. Et quand je suis déterminé à la mettre éclore, je prépare un petit Appartement clos, & très propre, plafonné, où vouté, à l'abri des Rats, & de tout Insecte, garni de raïons le long des Murs. J'ai eu soin auparavant de le parfumer avec des Fleurs aromatiques, cômme le Thiu, le Romarin, la Lavende où autres semblables. J'ai fait construire dans ce Cabinet un Fourneau, de quelque matière qu'il soit, il n'importe, & ayant place à un des côtés du Mur un Thermomètre, si l'Atmosphère de ma Chambre n'est pas au 10 degré, je chauffe mon Fourneau jusques à ce que j'atteint ce terme. Alors je prens les Feuilles de papier sur lesquelles est la Graine, je les pèse, & les porte dans mon Cabinet, je les déroule & les étens proprement sur les raïons que j'ai dit être le long des Murs, je les laisse dans cette température

rature de 10. degrés ou environ, pendant 24. heures, ensuite j'augmente la Chaleur jusques au 12. degré, que je conserve encore pendant un pareil tems : Ce qui fait 48. heures. Après quoi j'ouvre la Fenêtre & la Porte du Cabinet pendant quelques minutes seulement, pour changer d'air, & pour empêcher qu'il ne se corrompe : Je referme, & j'augmente la chaleur jusques au 14. degré, & je la laisse encore a ce degré 24. heures, qui jointes au 48. font 72. heures, continuant toujours d'augmenter de deux degrés de 24. en 24. heures, jusques à ce que j'aie atteint les 18. degrés du Thermomètre de *M. de Reaumur*. Parvenu à ce point, je ne tarde pas à voir éclore ma Graine. Les premiers Vers qui paroissent, sont sacrifiés sans aucune miséricorde, & je ne conserve absolument que ceux qui naissent dans les 24. heures ; n'ayant jusqu'à présent pû me déterminer, au Massacre des Chinois, qui font main basse sur tout ce qui n'éclot pas une heure après la grande Ponte ; quoi que je sois persuadé, que c'est un moien assuré de n'avoir que des Vers travaillant en Communauté & du même pas ; ce qui est sûrement un objet d'oéconomie. Il est vrai qu'on fait une plus grande dépense en Graine ; mais je ne vois pas que ce soit une raison de rejeter la

NOVEMBRE 1744. 467

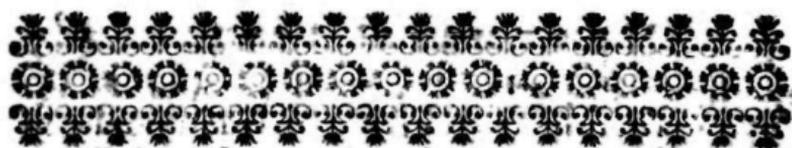
méthode des *Chinois*. C'est ce que je tâcherai d'établir quand j'entrerai dans le détail des fraix, & du produit de la Manufacture. Il me resteroit, à vous faire conoitre la manière de nourrir le Vermisseau; mais c'est ce qui fera le sujet d'une seconde Lettre, suposé, que vous estimiez que celui ci mérite d'ocuper une place dans vôtre Journal. je suis &c.

A DARDAGNI le  
30. Oct. 1744.

DARDAGNY.



A SON



A SON ALLTESSE  
SERENISSIME,

Monseigneur le Prince Héritaire de  
SAXE GOTHA.

T'A Santé, Grand Prince, & ta Vie  
Sont ici l'objet de nos Vœux;  
Heureux, si mon travail, mon industrie,  
Pouvoient avec l'aide des Cieux!  
Conserver à jamais un bien si précieux!  
Ton séjour en ces Lieux honore ma Patrie;  
Et de tes Augustes Aïeux,  
Dont les faits sont si glorieux,  
Elle croit voir en Toi renaitre le Génie.  
Ainsi le Rejetton d'une Plante chérie  
Change en Rameaux le suc que le Tronc lui confie.  
Du Fleuriste éclairé, c'est le plus doux espoir:  
Quel plaisir n'a-t'il pas de voir  
Que de Fruits excellens chaque Fleur est suivie;  
Et que sa beauté justifie  
Tous les heureux progrès qu'il pouvoit concevoir!  
Le Fruit qu'ici l'on doit attendre,  
C'est un Cœur droit & vertueux,  
Qui du suprême Rang ne craint point de descendre  
Pour secourir les Malheureux.  
Le plus puissant des Rois n'est que ce que nous sommes  
Quand sur des Titres vains il fonde sa Grandeur;  
Mais il est aux dessus des Hommes,  
S'il n'a pour but que leur bonheur.

Contés vous des Mortels un légitime Homage?  
 Princes, n'écoutez point le Mensonge imposteur,  
 Des Passions & de l'Erreur

Suivés le honteux Esclavage:

Mais de la Vérité respectent le Langage,  
 Ouvrés lui toujours vôtre Cœur.

Vous serés du Très-Haut une parfaite Image,  
 Si pleins d'amour pour lui, du Vice qui l'outrage,  
 Vos Loix repriment la fureur.

Que ne puis je exprimer... Mais ma Muse timide  
 N'ose dire ce que je sens.

Comment de si foibles accens;

Pourroient ils de l'Honneur véritable & solide  
 Montrer tous les traits éclatans?

Mieux que moi ton Fidèle Guide

T'ouvrira le Sentier où la Gloire préside:

Et son Oeil pénétrant éclairera tes pas.

Cher Prince. l'on ne bronche pas,

Lors que te défiant de l'humaine foiblesse

De l'aimable Vertu discernant les apas

L'on est conduit par la Sagesse.

Genève le 20. Octobre 1744.

J. B. Tollet





# E P I T R E

A Mr. DUPRE'.

**M**Algré nous le Volage Amour  
S'enfuit , & s'enfuit sans retour.  
Pour remplir la place qu'il laisse  
Aïons recours à la Sagesse.  
Elle n'a pas les traits si vifs & si charmans ,  
Mais elle a bien ses agrémens.  
La douce paix & l'aimable innocence.  
Acompagnent par tout ses pas.  
Un Esprit éclairé préfère ses apas  
A des plaisirs trompeurs qui n'ont que l'aparence.  
Cher DUPRE' , ne refuse pas  
De lui doner ta confiance.  
Faisons divorce avec nos sens ,  
Puis que la Raison nous l'ordonne ;  
Quand la force nous abandonne  
On fait des efforts impuissans.  
Oui, quand la pâle Mort, qui n'épargne personne ,  
Du Monde qui nous environne ,  
Eface les traits séduisans ,  
Quand l'Eternité nous étouffe ,  
En vain l'on regrette le Temps ;  
Et le repentir empoisonne  
Nos derniers & tristes instans.  
Avec rapidité je vois couler mes Ans ,  
Et l'on est bien près de l'Autonne  
Lors qu' on a passé son Printems.  
Quand sur le déclin de l'âge ,  
Le Vice nous semb'e hideux  
On voudroit bien être sage.

Mais

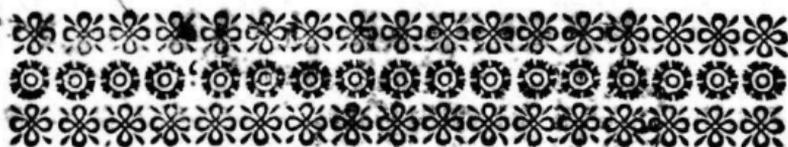
Mais hélas, si l'Homme est vieux  
 Qu'un si dur apprentissage  
 Doit lui paroître odieux ?  
 Pour entreprendre l'ouvrage  
 Et devenir vertueux,  
 Qu'il lui faudroit de courage !  
 Les sens trop impérieux,  
 Nous tiennent dans l'esclavage  
 Et nous présentent l'image  
 De mille objets dangereux,  
 Dont on ne peut faire usage.  
 Quand le plaisir s'offre aux yeux  
 Nôtre Cœur lui rend hommage ;  
 On en parle le langage  
 Lors qu'on ne peut faire mieux.  
 Et nôtre Esprit se partage  
 Entre la Terre & les Cieux,

Cher Ami, toi qui vois encore  
 La vicillesse dans le lointain ,

Qui de tes heureux jours ne comptes qu'une Aurore,  
 Tu crois qu'ils n'auront point de fin ;  
 Mais ne t'abuses point, ils auront le destin  
 De la frêle beauté pour qui ton Cœur soupire  
 Et qui dure à peine un matin.

Ainsi le Papillon qu'un tendre Amour inspire  
 Vole de la Rose au Jasmin ;  
 A chèque Fleur d'un air badin,  
 Le Volage dit son Martire.  
 De Flore il parcourroit l'Empire  
 Mais il meurt dès le lendemain.

GENEVE



# LETTRE

*De Mr. Rousseau à Mr. de C*

MONSIEUR,

Quel sujet d'humiliation pour moi au milieu des louanges que vous me donnés, de vous voir aussi solidement instruit que je le pourrois être des meilleurs préceptes d'un Art que vous ne professés point, & que vous ne comptés pas même au nombre de vos Etudes? Il est certain, come vous le dites, que c'est uniquement le plan & l'idée générale d'un Ouvrage qui constitue le Poète; les Vers n'étant à la Poësie que ce que le Coloris est à la Peinture, & ne devant servir qu'à faire paroître dans un plus beau jour l'invention, le dessein & la composition qui sont les seuls fondemens de l'Art; mais il faut avouer aussi, que sans cette partie, je veux dire la Versification, quoi qu'elle ne soit que subordonnée, les premières deviennent inutiles; & que les Idées les plus nobles avortent en naissant, si l'expression, qui est si je ose dire, la Sage. Femme des Pensées, ne vient

vient à bout de les faire acoucher heureusement. C'est pourquoi je tiens que tout Auteur, un peu soigneux de sa gloire, doit sur toutes choses, s'attacher à cette partie, si cultivée par les Anciens, & si négligée de nos Modernes. Il est sûr que c'est moins la chose qui frappe l'Esprit que la manière de l'énoncer. Il en est peut-être ici come de la récitation d'un Orateur. Si elle est défectueuse, les pensées les plus pathétiques ou les plus sublimes perdent la moitié de leurs Prix. C'est sur tout dans l'expression qu'excelle *Racine*. Il ne seroit peut-être pas impossible de l'égalier dans le choix des Pensées & dans l'arrangement du Discours; mais ce qui le caractérise, & ce qui le distingue des autres Auteurs Dramatiques, c'est une élégance & une douceur dans l'expression où il est difficile d'atteindre: Tout respire dans les Vers la délicatesse & le sentiment. Si les Muses avoient voulu parler elles mêmes aux Hommes, elles n'auroient pû choisir un meilleur langage. *Corneille* est peut être plus élevé, mais il est aussi plus inégal. On est quelquefois surpris de ses chûtes, sur tout quand on remonte jusqu'à l'endroit d'où il est tombé: Son stile d'ailleurs est plus raboteux & a beaucoup moins de douceur & d'harmonie. Je vous dis simplement ce

que je pense & ce que j'ai senti; mais vous pouvez décider sur tout cela beaucoup mieux que moi, Vous Monsieur, qui sans vous asservir aux règles étroites & scrupuleuses de la Poésie, nous avez si bien fait voir, dans votre *Traité du Beau*, en quoi consiste ce merveilleux qui en fait tout le charme: Mais quand prétendez vous en faire enfin part au Public & à vos Amis. M. le Comte *du Luc* a fait depuis peu l'acquisition d'une belle Fille très capable & tres digne d'en juger, & qui joint aux agrémens du Discours, une solidité d'Esprit & un goût de lecture très peu comun, même chés les Homes les plus éclairés.

Voilà par conséquent une Admiratrice de plus, qui vous est venue dans ce Païs, & dont vous devés satisfaire l'impatience. Je ne vous parle point de la mienne, vous conoissés mon ardeur pour tout ce qui vient de vous, aussi bien que mon zèle pour votre gloire & pour votre bonheur. Je vous louerois d'avantage si vous craignés moins d'être loué; mais il est certain que si les louanges gâtent les Esprits médiocres, les aplaudissemens élevent les grands Courages, & que le desir de plaire, soutenu d'un peu de confiance, est capable de leur faire produire les plus grandes

des choses. Quoi qu'il soit bon d'être modeste & de s'examiner à la rigueur, une défiance outrée de soi-même retrécit l'Esprit & lui coupe en quelque façon les Ailes. Un Home à qui rien n'a jamais réussi n'ose sortir des bornes de sa médiocrité; il craint de déplaire, parce qu'il n'a jamais plû; semblable à un Général timide, il ne se met jamais en état de vaincre, parce qu'il craint toujours d'être vaincu.

*Multos in summa pericula misit  
Venturi timor ipse mali.*

Vous n'êtes point, Dieu merci, sujet à un pareil inconvénient, & vos succès passés vous sont garants de vos succès à venir. Loin d'avoir à vous repentir de l'application que vous donés aux Ouvrages de Mathématiques, vous devés les regarder comme un Chemin assuré à la gloire, lors que vous les aurés dépouillés de la sécheresse & des difficultés rebutantes qui les ont accompagnées jusqu'ici. Je suis persuadé que ce n'a point été la faute de l'Art, mais celle des Ouvriers. Toutes les Sciences ont un côté difficile & un autre plus aisé. Le plus ou le moins d'industrie dans ceux qui en font profession, est la source des difficultés plus ou moins grandes qu'on trouve à y réüssir. Quelle obligation ne

vous aura point le Public, lorsque vous lui aurés aplani les Chemins raboteux d'une Science environée d'épines, & qui, jusqu'à vous, a passé pour être encore plus pénible qu'utile ! Personne n'en viendra jamais à bout si vous n'y réussissés pas ; mais on réuffit à tout avec un Esprit aisé & méthodique. C'est par le moïen d'une Méthode excellente que *Descartes* a découvert de si grandes Vérités ; & l'on se sert aujourd'hui de cette même Méthode pour le combatre avec succès. Il est plus facile d'ataquer que de se défendre. Si *Descartes* revenoit au Monde, peut être forceroit-il à son tour ses Adversaires dans leurs Retranchemens. Il est certain qu'il étoit de ces Gens qui font honneur à leur País, à leur Siècle, & à l'Humanité.

Je viens d'entendre, à quelques lieües d'ici, un jeune Ministre de vôtre Religion, à qui la mémoire a manqué, au milieu de son Sermon. Il ne s'est point déconcerté, il a tiré son Auditoire de peine, en lisant gravement ce qu'il devoit réciter par cœur. Il peut dire come l'Abbé de R. *Ma mémoire m'a joué d'un tour, mais je lui en ai joué d'un autre.* Je ne vois rien de moins blamable, rien dont on doive moins se faire de reproche, que de manquer de mémoi-

mémoire : C'est certainement un mérite bien fragile & bien mince, que d'en avoir beaucoup ; c'est cependant le seul mérite de certains Prédicateurs. Ils lisent, cousent des morceaux de Sermons les uns aux autres, apprennent par cœur ces Discours faits de Pièces de rapport ; ils les débitent ensuite d'un ton ferme & assuré ; leur hardiesse ne réussit que trop souvent ; le Peuple s'écrie, *Ho ! l'habile Home !* Il y a peut-être quelques Auditeurs éclairés & attentifs, qui aperçoivent le larcin & la bigarure, & qui disent tout bas, *Ho ! le vil copiste !* La mémoire est rarement accompagnée d'un grand jugement. Celui qui en a le plus doit il s'en glorifier & peut-il se promettre qu'elle ne lui manquera point dans des Discours même d'apparat ? Le moindre vertige, l'impression subite que fait sur nous le regard d'un Spectateur, une idée qu'il réveille ou qu'il occasionne, un sentiment ou une pensée étrangère qui naît, pour ainsi dire, du fond de l'Âme ; cela ne suffit-il pas pour rompre l'enchainure de nos idées, pour troubler l'attention, & nous écarter du sujet ? Quand je pense au nombre, à la diversité des pensées qui composent un Sermon, je suis moins surpris de ce que les Prédicateurs manquent quelquefois de mémoire, que de ce qu'ils n'en manquent pas plus souvent. Aussi le fameux Pêre

*Bourdaloie* ne prêchoit-il que les yeux fermés, pour ne pas être distrait par les objets extérieurs : Son Discours perdoit par là beaucoup de sa grace ; car vous savez, Monsieur, l'impression que fait sur les Auditeurs l'Eloquence des yeux, quand elle acompagne naturellement celle du geste & de la voix : Mais il étoit obligé de sacrifier cette beauté, pour ne pas être obligé de tâtoner après les pensées & les expressions. Quand l'Auditeur aperçoit que le Prédicateur travaille trop de mémoire & qu'elle le fatigue, il ressent une partie de sa peine, & il est moins attentif à ce qu'il dit qu'à la crainte de le voir rester court. Ce qui a couté le plus à apprendre doit paroître couler de source : Par là on est beaucoup plus Maitres de son geste, de ses mouvemens, & de l'inflexion de sa voix. Mr. de *Fenelon*, qu'on peut louer beaucoup sans le louer trop, conseilloit aux jeunes Prédicateurs, de s'acoutumer, de bonne heure, à prêcher par méditation, pour ne pas rendre leur Charge trop pénible en écrivant chaque Sermon ; ce qui emporte un tems précieux, qu'on peut destiner à l'étude : Il croïoit aussi que par là on donoit un air plus libre & plus naturel à ce qu'on dit, & que moins l'Esprit est dépendant de la mémoire, plus il trouve

de

de ressource dans le feu de l'Action & dans le Zèle qui doit l'animer. Mais pour cela il faut posséder bien, & sa matière & sa langue; encore doute je que le Discours puisse être aussi chatié & aussi méthodique que lorsqu'il est écrit. La mémoire fait peu de peine, lors qu'on a de l'ordre, & que les raisonnemens sont clairs & suivis.

Je reviens, Monsieur, à nôtre jeune & habile Prédicateur. Il fit admirer sa modestie & sa présence d'Esprit dans la Prière qui suivit le Sermon: Il pria Dieu de fortifier sa mémoire & de rendre utile à son Salut, l'accident qui venoit de lui arriver; leçon bien propre à ramener à l'humilité les Orateurs qui se laissent séduire au bruit flateur des louanges & des applaudissemens. Mais en remerciant Dieu de lui avoir fourni un Remède efficace contre l'Orgueil, il le prioit d'opérer sur les Auditeurs, afin que la foiblesse du Ministre ne diminuât point la force des grandes Vérités qu'il annonçoit & l'influence qu'elles devoient avoir sur leur Foi & sur leur conduite. Selon moi, des Réflexions si sages, prononcées sans préparation, & avec une dignité modeste, font infiniment plus d'honneur au Prédicateur que le petit accident, qui venoit de lui arriver, n'a pû lui faire de tort.

Je suis &c.

Bade le 17. Juillet 1714.



# LETTRE

*A Mr. G. L. L. S... E. E. M. à B... dans laquelle on tâche de prouver qu'il n'y a jamais eu de ZOROASTRE ni de MERCURE TRISME'GISTE.*

MONSIEUR,

**V**ous m'engageates, il y a quelque tems, à vous indiquer les raisons qui m'incitoient à croire que jamais il n'y avoit eu de *Zoroastre*, ni de *Mercure Trismégiste*. J'étois sur le point d'exécuter ma promesse, si, je ne sai quel accident imprévû, ne ne m'en eut empêché. Je me crois obligé aujourd'hui de vous satisfaire. Pour cet éfet je vais vous indiquer les raisons, qui me portent à croire que ces Persones n'ont jamais existé.

Il me paroît incontestable, que les principes des Arts & des Sciences n'ont pû être découverts que par une longue chaine de pensées, de vûes, de tentatives, ajoutées les unes aux autres : Il n'est pas moins vrai, qu'il a falu un nombre infini de Persones éclairées qui y travaillât successive-  
ment

ment. Mais come il étoit difficile que les Noms de tant de Persones différentes pussent se conserver en leur entier, on se servit d'un Nom général & appellatif, pour les comprendre tous; on atribua à un seul, ce qui étoit en effet le mérite de plusieurs. Par-là on soulageoit la mémoire, & on abrègeoit des discussions qui auroient été infinies. Mais il arriva dans la suite, ce qu'on n'avoit point songé à prévoir; c'est que de plusieurs Grands-Homes, l'Antiquité n'en fit plus qu'un. Ainsi les *Caldéens* raportoient toutes leurs conoissances à *Zoroastre* ou *Zardhust*, les *Egiptiens* à *Mercure* surnommé *Toyth* ou *Theuth*, les *Thraces* à *Orphée*, les *Lydiens* à *Marsyas* & à *Olympus*, les *Celtoscythes* à *Arimanius* ou *Irmin*, les *Germaines* à *Tuiscon* & à son Fils *Manus* &c. Non, qu'aucun de ces Héros ou Bienfaiteurs ait jamais existé; mais parce qu'on rapelloit sous certains Noms tout ce qui pouvoit enorgueillir un même Peuple. Il seroit aisé de démontrer ce que j'avance ici, si l'on avoit les Racines de toutes les Langues Savantes. Le *Caldaique*, suivant le *Père Kircher*, fait voir, que le nom *Zoroastre* veut dire la représentation des choses secrètes & cachées.

De la même manière, ceux qui ont remonté à l'origine des *Sybilles*, ont trouvé que

que leur Nom étoit un Nom appellatif, composé de deux Mots Grecs, qui signifient *Décret* ou *Volonté de Dieu*.

Qu'est-ce que *Jupiter*, demande *Gerard-Jean Vossius*, (*De Idol. L. I.*) sinon un titre honorable pour marquer des Rois extrêmement riches & puissans, qui ne songeoient, à la maniere des Dieux, qu'à ramener leurs Sujets au goût du vrai & du bon ? Et combien n'y a-t'il point eu de *Jupiters*, depuis le Déluge jusqu'au tems de la Guerre de *Troïe*? (*Tertull. Apol. 14. Pausan. in Corinth.*) Mais l'ignorance qui confond tout, les a réduits à un seul, qu'elle s'est fait un mérite de placer dans l'Isle de *Crète*, & à qui elle a attribué toutes les Actions, toutes les Aventures des autres. Qu'est ce que le grand *Hercule*, si non un titre qu'on donnoit dans l'Antiquité la plus reculée à tous les Héros qui protégeoient le Commerce, & qui par amour du Bien Public, assuroient les Voïageurs contre les irruptions d'une infinité de petits Tirans avides de pillages ?

Pour ce qui regarde *Mercuré*, surnommé *Trismegiste*, parce qu'il étoit en même tems Roi, Philosophe & Prêtre; son Histoire n'est pas moins obscure, ni moins embarrassée que celle *Zoroastre*. Au rapport de *Diodore de Sicile* Liv. 2. il fut le Secrétaire & le Conseiller d'*Osiris*, le Précepteur d'*Isis*.

*Eusebe*

*Eusebe* assure que quand *Saturne* alla parcourir les Régions méridionales du Monde, il laissa le Gouvernement de l'Egyp<sup>t</sup>e à *Mercur*e, & l'en nomma même Roi, à condition qu'il tiendrait de lui ses nouveaux Etats, Liv. 1. *Lactance* observe que *Mercur*e dixième du Nom, aiant tué l'infatigable *Argus*, se réfugia en *Egyp<sup>t</sup>e*, où il porta l'usage des Lettres & donna une forme précise à l'Année civile, en la réglant sur le Cours du Soleil. Suivant *Cicéron* (Liv. 3. *De nat. Deorum*) il y avoit cinq *Mercur*es, dont les trois premiers étoient Grecs. Le quatrième comptoit le *Nil* pour son Père, & les *Egyptiens* n'osoient par respect prononcer son Nom. Ce dernier enfin surpassa tous les autres en Eloquence, en Vertu, & il orna l'*Egyp<sup>t</sup>e* de plusieurs Loix & de plusieurs Inventions très utiles.

Tout cela n'est encore rien. Le Père *Kircher* (*In Arca Noé*) cite un Fragment d'un Manuscrit Hébreu, où l'on trouve qu'avant le Déluge, *Hénoch* est le premier qui ait porté ces titres, d'*Hermes*, de *Mercur*e, d'*Adris*, ou d'*Eiris*; & que dans la suite ces mêmes titres furent donés à tous ceux qui cherchoient à découvrir les secrets de la Nature. *Mor. Isaac* (*In sua Phil. Syriaca*) avance qu'un des Enfants de Noé s'apelloit *Junithum* ou *Hermes*. Tant de variétés qui obscurcissent la suite de la Chronologie, font assés voir que les  
mots

mots de *Zoroastre* & de *Mercur*e sont des Noms appellatifs, dont on distinguoit autrefois les grands talens, les inventions heureuses, & les bienfaits répandus sur la Société. Vous voyez par là, Monsieur, que si j'ai osé, avancer, que ces Héros & Philosophes n'ont jamais existé, ce n'étoit pas tout-à-fait sans fondement, & que mes suppositions paroissent assez vrais semblables. Je suis &c.

Râle le 30. Oct 1744. \* . \* . \* . \* . \*



## A V I S

*Concernant un Journal Littéraire Universel, ou un Abrégé des autres Journaux.*

**I**L est hors de doute que la Connoissance de l'Histoire Littéraire est très nécessaire pour faire des Progrès dans les Sciences, & il est également prouvé, que pour l'acquérir, la Connoissance des Journaux est un des moyens les moins dispendieux & les plus utiles: Car, si chacun des Païs où les Sciences sont cultivées, fournissoit un Journal exact & fidèle de tout ce qui s'y produit de bon, écrit dans une Langue connue aux Savans, il n'y en auroit aucun qui  
ne

ne pût apprendre, en les lisant, à conoitre les Livres utiles, les Progrès des Sciences, les Persones qui se sont renduës recomandables dans la République des Lettres, celles qui font esperer de le devenir un jour, & autres choses semblables, qui regardent l'Histoire Literaire, sans être engagés dans de grands fraix, & sans y employer beaucoup de tems.

Mais le nombre des Journaux est devenu si grand; tant de Païs en ofrent écrits dans la Langue naturelle de ceux qui les composent, que ce moïen, qui auroit été si aisé & si peu dispendieux, dans la supposition que chaque Païs en fournit un seul, est devenu impraticable pour la plûpart des Gens de Lettres. En éfêt, combien n'y en a t'il pas qui sont hors d'état de se procurer ce grand nombre de Journaux dont le Monde Savant abonde? Combien peu qui pûssent en profiter, quand même ils les auroient, faute d'entendre la Langue dans laquelle ils sont écrits? La Conoissance seule des Journaux qui se publient dans les divers Païs de l'Europe est devenuë assés difficile à aquerir: Ceux de l'Angleterre & de l'Italie, sont peu connus, quoique nous ne soïons pas fort éloignés de ces Païs, & que la Langue que l'on y parle ait tant de raport à la nôtre: Que sera ce des Journaux.

486 JOURNAL HELVETIQUE  
naux des Païs du Nord, du Dannemarck,  
de la Suède &c

Ces considerations & d'autres sembla-  
bles, jointes au desir que l'on auroit de se  
rendre utile au Public, ont déterminé une  
Société de Gens de Lettres, à faire un  
Abrégé fidèle de tous les Journaux qui  
paroissent en Europe, comprenant sous ce  
nom de Journal, non seulement ceux qui  
sont proprement ainsi nommés; mais enco-  
re l'*Histoire & Mémoires des Academies des  
Sciences & Belles Lettres*, les *Transactions  
Philosophiques de la Société Royale de Londres*,  
les *Essais & Observations de Médecine de la  
Société d'Edimbourg*, les *Actes de Peters-  
bourg* &c.

Cet Abrégé comencera par les Journaux  
de 1744. & continuera par les suivans,  
tant qu'il paroitra goûté du Public. Ce  
sera un Extrait, ou une espèce de *Journal  
des autres Journaux*, des *Nouvelles & His-  
toires Littéraires de l'Europe*, en renfermant en  
substance tout ce qui peut y avoir du ra-  
port: Il servira à faire conoitre le mérite  
de chacun de ces Ouvrages Périodiques,  
en donant une idée des Matières les plus  
intéressantes qui y sont traitées; ce qui  
pourra engager ceux qui liront celui ci à  
se procurer les autres, tout come ces der-  
niers peuvent porter des Lecteurs à faire  
em-

emplette des Livres dont ils font mention.

Et, si ce Plan paroît être approuvé du Public, on pourra, dans la suite reprendre les choses de plus haut & donner un pareil Ouvrage sur les Journaux qui ont paru auparavant, & que l'on ne trouve plus qu'avec peine, du moins plusieurs d'entr'eux. On se propose encore de donner chaque Année, par forme de Supplément, un Recueil des Pièces fugitives les plus intéressantes que l'on trouvera, soit dans les Journaux mêmes, soit imprimées ailleurs, & que l'on rassemblera en Volumes, suivant les diverses Matières qui y seront traitées.

On débitera ce nouveau Journal, sous le Titre de *Journal Littéraire Universel*. Les premiers Tomes en paroîtront le plutôt possible & dans le courant de l'Année 1745. En attendant on a jugé à propos de donner cet Avis au Public, pour pressentir son goût & pour inviter les Savans à honorer les Editeurs de leurs Conseils & de leurs Secours: Et, come un des buts particulier de la Société, qui a entrepris cet Ouvrage, est de publier d'une manière plus détaillée, sans cependant s'y trop arrêter, les Nouvelles Littéraires de la *Suisse*, sur lesquelles les Journaux étrangers s'étendent

trés

très peu, on prie instamment les Savans qui s'y trouvent, de faire part de celles que les divers lieux où ils résident, peuvent fournir, come seroient, *Traités, Dissertations, Découvertes, Mort des Savans, Etablissement de nouveaux Professeurs* &c. sous promesse d'en faire honneur à ceux qui les fourniront, des qu'ils paroîtront le souhaiter, & dans l'espérance qu'ils les feront tenir suivant l'usage ordinaire\* AUX EDITEURS DU JOURNAL LITERAIRE UNIVERSEL à Lausanne.

\* Francò.



## T A B L E.

<b>R</b> echerches sur l'Origine des Noms de Famille.	395
2. Lettre sur la Définition de l'Ame humaine	421
Observations sur les Vers à soie &c.	447
Epître à S A S. Monseigneur le Prince de Saxe Gotha.	468
Epître à Mr. Du Pré.	470
Lettre de Mr. Rousseau à Mr. de C.	472
Lettre où on tâche de prouver qu'il n'y a point eu de Zoroastre, ni de Mercure Trismégiste.	480
Avis concernant un Journal Literaire uni- versel.	484